fort rare.

CANADA

NATIONAL LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Reserve

LETTRES
D'UN
SAUVAGE
DEPAYSÉ.

Contenant une Critique des Mœurs du Siécle, & des Réflexions sur des Matières de Religion & de Politique.

A AMSTERDAM.
Chez JEAN-FRANÇOIS JOLLY.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE

LETTRE PREMIERE.

ZAKARA à KAROKAJO.

NOUS voici parvenus au Jour du Nouvel An, où on ne parle que de préſens, d'étrennes, de ſouhaits heureux. Ce ſont les ſouhaits ſurtout qui ont la grande vogue; en ce cas-là on

n'a pas tort. Il ſeroit ridicule d'être avare d'une choſe dont on peut être prodigue à l'extrême, ſans courir riſque de ſe ruiner. Serois-je le ſeul qui reſterois oiſif ? Ma bonne volonté qui ne le cède à qui que ce ſoit, reſteroit-elle renfermée dans le fond de mon cœur, ſans oſer la produire au dehors ? Non ! je ne ſaurois m'y réſoudre. Mais à qui m'adreſſer ? je ſai bien qui mérite mes vœux : Mais..... il n'y a point de mais qui tienne ! il faut les offrir à celui qui les mérite. Voilà un Principe de la Raiſon Sauvage, & ſi la Conſéquence doit ſuivre la nature du Principe, ce ſera vous, SEIGNEUR PUBLIC, le Père Nourricier des Auteurs & des Libraires, à qui j'offrirai des Etrennes : & ſi les ſouhaits doivent ſuivre les préſens, ſelon la Maxime d'aujourd'hui, je ſouhaiterai que ce préſent vous plaiſe.

VOUS aimez la Nouveauté, en voici une. Je vous offre les Réflexions d'un

d'un Sauvage, que le bien de vous connoître, a fait ſortir des forêts de l'Amérique. Les Réflexions d'un Sauvage, direz-vous! Un Sauvage raiſonne t'il: Oui, SEIGNEUR, il raiſonne; mais ſa raiſon eſt bien différente de la vôtre. Vous avez une Raiſon Civiliſée, qui n'opère que des Merveilles. Vos Dogmes, vos Maximes, vos Pratiques en ſont pleines. Peut-être eſt-ce, parce que chez vous tout eſt plein de Merveilles, que vous ne vous appercevez pas qu'il y en a. SEIGNEUR PUBLIC, apprenez qu'il y en a pour le moins les trois quarts de trop ſelon les principes de notre Raiſon Sauvage, qui ne veut que très-peu de Merveilleux, ou qui n'en veut point du tout.

Vous ſavez que dans l'ancien Monde, où votre Raiſon Civiliſée a établi ſon Trône, on étoit autrefois dans le goût de ne vouloir pas beaucoup de Merveilleux. Vous ſavez que dans ces Eſpaces immenſes qui com-

poſent ſon enceinte, on n'y comptoit que ſept Merveilles tout au plus. Aujourd'hui on auroit bien de la peine à compter celles qui ſe font dans le plus petit Village de votre Continent. S'il y a un Seigneur de Paroiſſe, un Curé, une Dévote, quelques honnêtes Bourgeois, & des Païſans, il ſe fait plus de Merveilles dans ce petit Village, qu'il ne s'en faiſoit dans toute l'Amérique avant la naiſſance de *Chriſtofle Colomb.*

SEIGNEUR PUBLIC, n'en allez pas conclure, que le plus petit de vos Villages vaut plus que toute l'Amérique. Je prendrois la hardieſſe de vous dire, que vous faites une folie de vous donner tant de peines & de travaux, & de vous expoſer à tant de périls, pour tirer de l'Amérique un Métail jaune, que nous ne priſons pas beaucoup, mais qui vous ſert à faire une grande partie des Prodiges qu'on voit dans votre Païs.

Vous ſerez peut-être ſurpris de ce notre Raiſon Sauvage oſe trouver à redire

redire à la Multitude des Merveilles dont votre Païs abonde. Vous vous imaginerez peut-être que les Sauvages ont la cervelle renverſée, ou qu'il faut que vous ſoyez bien ſage, ſi on ne peut vous reprocher qu'un excès de Prodiges. Mais ne vous trompez pas. Il y a autant de ridicule à placer des Merveilles où il n'en faut point, qu'il y en a à les ôter de la place où le bon ſens les avoit miſes. Je me mettrois en devoir de prouver cette thèſe, ſi vous doutiez tant ſoit peu de la vérité de ce Principe d'un de vos Docteurs. *C'eſt qu'il ne faut point jetter les perles devant les Pourceaux.* J'ai cru que cela vouloit dire, qu'il ne faut pas répandre des Merveilles par-tout. Je vous dirai qu'en Amérique, on y donneroit cette explication, ſans courir le riſque de paſſer pour Hérétique.

Je ſai qu'il n'y a rien de plus affreux que l'Héréſie. C'eſt une Peſte, qui empoiſonne le corps & l'ame du petit

petit Particulier, qui s'en trouve attaqué ; & quelques précautions qu'on prenne pour le purger, on n'eſt jamais aſſuré d'y avoir réuſſi. Votre Raiſon, toujours fertile en nouvelles découvertes, trouva bien-tôt un moyen aſſuré pour purifier l'Or & l'Argent que nous avons en Amérique. Ces Métaux auroient toujours reſté imparfaits, ſi votre Raiſon, infiniment plus habile que la Nature, cette Mère commune de toutes choſes, n'eût trouvé le ſecret de la perfectionner. Dès qu'elle eut inventé des Fourneaux & des Creuſets, elle vint à bout, à force de feu & de flammes, de détacher de ces Métaux cette imperfection naturelle, qui en ravaloit ſi fort le mérite & le prix. Votre Raiſon allant toujours croiſſant en Découvertes, trouva le moyen de purifier les Ames des Hérétiques ; & les Buchers, les Rouës & les Gibets, firent à cet égard le même effet, que les Fourneaux & les Creuſets avoient

fait

fait à l'égard de ces Métaux précieux dont nous autres, qui en étions les propriétaires, n'en connoiſſions ni les vertus ni l'utilité.

QUE j'aurois de choſes à dire, SEIGNEUR PUBLIC, ſi je voulois entreprendre de faire votre éloge! Vous faites la loi à la Raiſon, c'eſt votre goût qu'on recherche, vos privilèges ſont grands. Vous êtes incorruptibles, ou du moins vous paſſez pour l'être. Si la Raiſon & le Bon-ſens oſoient s'emparer de quelque tête pleine de cervelle, qui vint malheureuſement à s'éloigner de votre goût, ſous prétexte qu'il eſt ridicule; en voilà aſſez pour vous porter à renvoyer aux petites Maiſons cette tête orgueilleuſe, & les petits tréſors qu'elle contient. Jamais il n'y a eu de Pape plus infaillible que vous, & vous êtes le ſeul à qui on n'ait pas conteſté cette prérogative. S'il s'eſt trouvé quelques Génies d'importance, qui ayent voulu prendre l'eſſor, & s'élever au-deſſus

ſus de vos Maximes, on les a vu ſe précipiter comme des *Icares* téméraires qui s'étoient élevés trop haut. C'eſt envain qu'on a vu ces Ames orgueilleuſes s'humilier à vos pieds, & mendier votre approbation dans une Préface. Votre jugement inexorable leur a fait porter la peine de leur témérité. Vous n'avez pas voulu jetter les yeux ſur ces Auteurs & ſur leurs Ouvrages: en voilà aſſez pour envoyer l'Auteur & le Libraire à l'Hôpital.

JE crois, SEIGNEUR PUBLIC, que la plus dangereuſe des Héréſies, c'eſt de s'éloigner de votre goût: car il eſt conſtant que vous ne vous trompez jamais, pas même lorſque vous vous trouvez en contradiction avec vous-même. On vous voit Catholique en France, Huguenot en Angleterre, Luthérien en Allemagne, Schismatique en Ruſſie, & par-tout vous avez tort & raiſon, ſans qu'on puiſſe vous blâmer. Dans un Païs vos Maximes ſont ſages, dans un autre elles

elles ſont folles : mais cela n'empêche pas que vous ne ſoyez toujours très-raiſonnables. Je ne trouve rien qui vous égale. Vous êtes un Original ſi extraordinaire, qu'on a bien de la peine à vous repréſenter. J'ai cru que le plus grand plaiſir que je pouvois faire à nos Sauvages de l'Amérique, c'étoit de les gratifier de votre Portrait. Vous avez établi pour Maxime, que le plus grand honneur que vous pouviez faire aux Ambaſſadeurs des Nations étrangéres, c'étoit de les gratifier du Portrait de vos Rois. Vous êtes, SEIGNEUR PUBLIC, Roi & Père des Auteurs & des Libraires. Nous vous appellons le Père de notre Patrie, & vous l'êtes à juſte titre. Nous n'en reconnoiſſons point d'autre, & nous eſpérons que vous approuverez le zèle que nous avons, pour répandre au long & au large la Connoiſſance de votre auguſte Perſonne.

NOTRE zèle eſt grand, il ne re-

connoit

connoit point de bornes, nous n'échouërons point de ce côté-là, il n'y a rien que la dextérité qui puiſſe nous manquer. Nous ſavons qu'elle ne peut jamais égaler notre zèle : mais nous vous prions, SEIGNEUR PUBLIC, de jetter les yeux ſur le Tableau que nous allons vous préſenter, & de ſuſpendre votre jugement juſqu'à ce que vous en ayez examiné toutes les parties. Vous êtes, SEIGNEUR, de toutes couleurs. Vous êtes bien plus difficile à peindre qu'un *Janus*. Cette Divinité auroit eu grand tort de blâmer un Peintre, & de mépriſer ſon Tableau, ſi elle ne ſe fut pas donné la peine d'éxaminer les deux viſages, & de voir s'ils repréſentoient ſes deux faces au naturel. Ne vous imaginez pas, SEIGNEUR, que nous parlions pour faire valoir notre Ouvrage. C'eſt notre zèle ſeul que nous vantons, du reſte nous vous en faiſons le juge. Nous ne voulons point imiter ces Fous qui ont merité votre diſgrace

disgrace, & qui ont reçu le châtiment que méritoit l'indiscrétion qu'ils ont eu de s'amuser à vanter follement le mérite de leurs Oeuvres dans de misérables Préfaces presqu'aussi grandes que le Livre. Si nous vous prions de jetter les yeux sur ce Tableau, que des Mains Sauvages ont tâché de tracer au naturel, c'est pour savoir ce que vous en pensez. Et si jamais il nous prend envie d'en parler, nous souhaitons en pouvoir dire qu'il a eu le bonheur de vous plaire.

FIN.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE II.

ZAKARA A KAROKAJO.

IL y a en Europe deux ſortes de *Docteurs*, dont les ſentimens, la doctrine & le but ſont bien différens. Les uns s'appellent *Laïques*, & les autres *Eccléſiaſtiques*. Les premiers reſſemblent à ces anciens Demi-Dieux bienfaiſans, dont les actions tendoient

doient à procurer aux Hommes la ſanté, la juſtice, la paix & toutes les commodités de la Vie. Ils s'attachent à enrichir les hommes par de nouvelles Découvertes. Ils ſe ſacrifient genereuſement pour le Bien public, & leur deſintéreſſement donne du relief à l'eſtime qu'on leur doit. Comme il n'y a rien de parfait dans ce monde, on trouve parmi eux quelques Mercécénaires, qui en terniſſent l'éclat.

CE n'eſt pas pourtant ce Corps illuſtre, qui fait la plus belle figure dans le monde. Ce Païs a quelque choſe de ſingulier. Un Docteur fait rarement fortune, en enſeignant ce qu'il entend bien, & ce qu'il peut faire concevoir aux autres. Il n'y a rien de tel que d'enſeigner ce qu'on ne ſait point, & ce dont on ne peut avoir ni donner aucune idée claire & diſtincte. Enfin pour être heureux, il faut enſeigner *ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point ouï, & ce qui n'eſt point monté dans le cœur de l'homme.* Voilà

le Principe ſacré, le ſecret d'importance en Europe. C'eſt un Pérou inépuiſable. C'eſt le ſecret du Corps le plus éclatant qu'on puiſſe voir dans cette belle partie du Monde. Ce Corps s'appelle Etat Eccléſiaſtique. Dans ſon commencement il étoit pauvre, vil, mépriſé; parceque ſes premiers Docteurs n'enſeignoient que ce qu'ils ſavoient ſurement, & ce qu'ils avoient appris de leur Maître, qui n'avoit pas l'intention de leur mettre en main les Richeſſes de la Terre: au contraire il ne leur en avoit prêché que le mépris. Je ne ſai pourquoi il le faiſoit. Mais je ſai que ſes Succeſſeurs ſe ſont raviſés, & ſe trouvent fort bien d'avoir pris le contrepied. Et en enſeignant ce qu'ils n'avoient jamais appris, ce qui choque la Raiſon, c'eſt-à-dire, des Merveilles qui ne peuvent tomber ſous les ſens, ils ſont parvenus au faîte des Grandeurs Humaines.

LEUR Chef eſt le Premier Homme du Monde. Son Pouvoir eſt grand au

au Ciel, en Terre, aux Enfers, & par-delà. Ils ont un Dieu qui descendit du Ciel en Terre pour leur apprendre toutes choses. Bien des gens ont cru qu'il avoit oublié, qu'autrefois il avoit fait un Purgatoire, parce qu'il n'en a jamais parlé. D'autres croient que ce n'a pas été fait par oubli, mais que c'est la faute de *Ponce-Pilate* Gouverneur des Romains en Judée, qui le fit mourir sur la Croix, avant qu'il eût eu le tems de dire tout ce qu'on sait aujourd'hui. La plus nouvelle Secte des Chrétiens, dit, que le Purgatoire est un Lieu Chimérique, qui n'a jamais existé, & qu'il y a de l'impiété à attribuer à la Divinité des Idées si ridicules. Je ne sai pas encore assez bien ce qui en est pour en juger, mais je sai qu'il y a bien de la différence entre le Maître & le Serviteur. Celui-ci ne se laisseroit pas fouetter comme l'autre. Un Officier des Césars condamna le Maître au supplice, & aujourd'hui le

Serviteur du Supplicié tient la place des Céſars mêmes. Les Rois & les Empereurs ſe trouvent fort honorés de baiſer ſa pantoufle. Quelle différence de fortune ! Ses Subdélegués ſont des Princes, & les Tréſors de la terre ſont entre les mains de ſon petit Peuple. Je n'ai pu voir qu'avec étonnement que le menu Peuple de cet Etat s'étoit bâti des Maiſons qui égalent, ou qui ſurpaſſent la magnificence des Palais des Princes & des Rois. On n'appelle pas ces Maiſons les *Maiſons des Gueux*, quoique leurs Propriétaires pour la plupart faſſent profeſſion de demander l'aumône: on les appelle *Monaſtères* ou *Abbaïes*, c. à. d. tout le contraire de ce que c'eſt.

QUE penſes-tu de ce récit ? Peut-être ſoupçonnes-tu ma ſincerité, ou que je ſuis imbu du Principe Sacré, & que je veux auſſi faire fortune, en enſeignant ce qu'il n'eſt pas poſſible de concevoir. Et ſi tu me crois ſincère, que diras-tu ? Qu'il en eſt comme

me d'*Ani* & *Ikan*. On ne perſe pourtant pas ici que le Serviteur ait eu plus d'eſprit que le Maître. On raiſonne ici tout autrement qu'en Amérique. Tu ſerois auſſi ſot & auſſi mépriſable en Europe, que tuas d'eſprit & de ſageſſe dans le lieu de ta naiſſance, où Dieu ne t'a placé, dit-on, que pour t'ôter tout eſprit & toute intelligence, & te priver d'avoir part aux Merveilles que je te conte. Enfin tu es né Américain, pour être éternellement malheureux après ta mort. Le Dieu de l'Europe n'a fait naître juſqu'à préſent des hommes en Amerique que pour les plonger dans un abîme de Malheurs qui n'auront jamais de fin.

Tu as bien mérité ces Malheurs. Les Prêtres m'ont dit que je les ai mérités moi auſſi, & tous les habitans du Nouveau Monde ; parce qu'un homme mangea une pomme en Aſie il y a 5. ou 6. mille ans. Sais-tu bien que depuis ce tems-là, en exerçant le droit d'Hoſpitalité envers les Etrangers

gers, en honorant ton Père & ta Mère, & en faisant des Oeuvres de Vertu, qui par Droit de Surérogation mettroient en droit un Chrétien d'entrer en Paradis, & d'y placer son Compagnon, quoiqu'il n'en fût pas bien digne. Ces mêmes Oeuvres qui auroient eu ici plus de mérite qu'il n'en faut pour retirer une demi-douzaine des Damnés du Purgatoire, qui est un des premiers étages des Enfers; ces Oeuvres ne te retireront point des portes de l'Abîme.

Voilà les Connoissances que tu m'as envoyé chercher en Europe. Tu m'as ordonné de te faire part de tout ce qui me paroîtroit surprenant, & digne de la curiosité d'un Philosophe Sauvage. (c'est là le nom qu'on nous donne). Tu me charges d'une commission que j'aurai bien de la peine à exécuter. Mais je veux t'obéir, quoiqu'il semble que la matière soit inépuisable. Depuis que je suis ici, j'y ai vu tant de choses extraordinaires,

que

que je ne ſai par où commencer. Mais ce que je trouve encore de plus ſurprenant, c'eſt qu'on aſſure qu'il n'y a rien de plus vrai que ce que je te dis. On dit que le le plus grand bonheur qui pût m'arriver, ſeroit de me trouver à portée de m'inſtruire de ces grands Miſtères.

SI ce bonheur eſt ſi grand qu'on le dit, je t'en ferai part, & je le puis ſans rien perdre de mes droits. Ce Bien conſiſte dans la connoiſſance de ces Miſtères, & dans la foi qu'on y ajoute. On m'a même dit, que ceux qui en feroient part aux autres; bien loin d'y perdre quelque choſe, auroient une double portion de Gloire. L'eſpérance d'un avantage ſi grand, s'accorde fort heureuſement avec mes intentions. Je ne poſſèderai jamais des biens ſans chercher à les partager avec toi. Je me ferai toujours un plaiſir de te faire part des nouvelles connoiſſances que je pourrai acquérir dans ce Païs.

ON a raiſon de dire que c'eſt un

autre

autre monde, réellement il differe bien du nôtre. Tout y eſt extraordinaire. A peine un Sauvage peut-il s'imaginer que ce ſoit la même Terre. Les Productions ſont toutes différentes. Mais ce qui la rend encore plus méconnoiſſable, c'eſt que l'Art en a entierement changé la ſurface. Si cet Hémiſphère conſerve encore quelque choſe de la figure extérieure que la nature lui a donnée, c'eſt qu'il n'a pas été au pouvoir des Hommes de tout changer.

CEUX qui ont vécu pluſieurs Siècles avant nous, ne reconnoitroient pas leur Patrie, s'ils pouvoient ſe relever d'entre les Morts. *Sémiramis* ſeroit bien ſurpriſe, ſi elle venoit pour prendre poſſeſſion de la Capitale de ſon Empire. Son étonnement ſeroit grand, ſi elle entendoit dire qu'on ſait qu'il y a eu une *Babilone la Grande*, qu'elle y a regné & qu'elle y avoit placé une des ſept Merveilles du Monde; mais qu'on ne ſait pas le lieu

où elle étoit ſituée, & que la *Babilone* d'aujourd'hui eſt toute nouvelle. Les murs de Troye bâtis par les Dieux-mêmes ont eu le même ſort. Enfin de la plupart de ces fameuſes Villes ſi célebres autrefois, il n'en reſte à préſent que le nom. *Et nunc ſeges ubi Troja fuit.*

Ce n'eſt pas là le plus grand changement qui ſoit arrivé dans l'Ancien monde. Les Maîtres & les Dominateurs de la Terre ont paſſé ſous le joug de leurs Eſclaves. Une Troupe de Bandits, aſſemblés ſous *Rémus* & *Romulus*, ſe ſont rendus les maîtres de tous les Rois de la Terre. Aujourd'hui leur Empire a paſſé en d'autres mains. La Grèce, autrefois ſi floriſſante par les Beaux Arts, eſt aujourd'hui plongée dans la craſſe de l'ignorance. Le Langage des Hommes a changé. Il n'y a perſonne qui ſoit aſſuré de prononcer un ſeul Mot Hébreu avec le même accent qui étoit propre aux Originaires de Jeruſalem du tems de *Salomon*. On en pourroit autant dire

dire du Grec & du Latin. Entre tous les Erudits en ces deux Langues, il n'y en a pas un qui ſoit sûr de prononcer un Mot Grec, ou Latin, avec le même accent, qui étoit en uſage du tems de *Démoſthène* & de *Cicéron*. Les Herbières de ces tems-là pourroient bien lui dire comme à *Thucidide*. *Etranger, tu n'auras pas ces choux pour ce prix là.*

Ne t'imagines pas, cher KARAKAJO, que ce ſoient là les plus viſibles Changemens qui ſoient arrivés dans l'Ancien Monde. Les Mœurs, la Doctrine, les Sentimens, la Religion ont été expoſés au caprice du Sort. On ne voit dans ce Païs-ci aucune trace de l'Autorité des Druïdes, ou de leur Doctrine. *Apis* & *Iſis* ne ſont plus connus en Egypte, ni *Junon* à Samos, ni *Vénus* à Cithère. Mais cette Déeſſe a encore bien du crédit. Le Nom de *Minerve* eſt peut-être auſſi peu reſpectée à Athènes que dans les Terres Auſtrales. Ce n'eſt plus pour

Jupiter que l'encens brûle dans le Capitole. Dans l'Asie, le Dieu des Juifs chassa le Dieu des Payens. Le Dieu des Chrétiens prit ensuite la place, & c'est *Mahomet* qui y tient aujourd'hui le siége de son Empire. En Europe, les Révolutions ont été grandes à cette occasion.

Dans la Milice tout est changé. *Jules César* seroit regardé comme un sot & un lourdaut s'il venoit avec ses fléches, ses dards & ses belliers, pour faire la conquête des Gaules. Si un Général d'aujourd'hui attaquoit une Place suivant le système & la manœuvre de cet ancien Conquérant, crois-tu qu'il réussiroit ? Oui, il n'y manqueroit pas, s'il vouloit se faire mocquer de lui.

Dans le Droit, le Changement n'est pas si visible ; quoiqu'on pourroit jurer qu'il y en a un qui est le DROIT, & l'autre le GAUCHE, si on mettoit en parallèle la Jurisprudence d'autrefois avec celle d'aujourd'hui. La Médecine

decine va à peu près ſon train ordinaire ; elle fait à préſent autant de bien & de mal, qu'elle en a fait du tems d'*Hippocrate*. C'eſt dans la Philoſophie qu'on voit des Changemens conſidérables, il n'en eſt reſté que le nom.

Tu peux bien t'imaginer que tous ces Changemens ne ſont point arrivés, ſans qu'il y ait eu quelques Révolutions dans les Mœurs & dans les Coutumes des Peuples. Je crois qu'à cet égard le changement eſt ſi grand, que tout eſt nouveau, & ſe renouvelle tous les jours ; quoiqu'il n'en ſoit pas tout-à-fait comme des Habillemens, où le changement eſt ſi viſible, qu'un Habit eſt déjà hors de mode avant d'être à demi uſé. Ne crois pas que tous ces Changemens ayent été faits pour le Bien de ces Peuples. Ils ne ſont pas plus heureux que ceux de l'Amérique, quoiqu'ils s'imaginent être d'une Eſpèce bien différente de la nôtre. Porte-toi bien, &c.

FIN

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE III.

ZAKARA A KAROKAJO.

J'Ai fait connoiſſance avec un Dévot, qui s'eſt offert de lui-même a m'inſtruire. Je n'ai pas voulu le refuſer, on riſque trop en choquant le zèle de ces gens-là. D'ailleurs il me paroît ſincère. Dites-moi de grace, lui dis-je, comment il s'eſt pu faire

que l'Etat Eccléſiaſtique ſoit parvenu à ce point de Grandeur où on le voit. Il n'y a rien de ſurprenant dans cet évenement, me dit-il d'un air froid : ou s'il y a quelque choſe d'étrange, c'eſt de voir qu'il n'a pas monté plus haut ; car cela ſembloit immanquable par ſon ſyſtême, mais il eſt bien déchu depuis deux cent ans. Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt qu'il fut à deux doigts de ſa perte, dans le tems le plus heureux pour parvenir à ſon plus haut point.

La Guerre des Princes Chrétiens avec les Infidéles a toujours beaucoup contribué à l'Agrandiſſement des Gens d'Egliſe. Il y a environ 200. ans, comme je vous le diſois tout-à-l'heure, qu'il s'en offrit une belle occaſion. *Selim*, Sultan des Turcs, après avoir conquis la Syrie, terraſſé la puiſſance d'*Isinaël Sophi*, & défait *Campſon* Soudan d'Egypte, ſe préparoit à faire une deſcente en Italie. *Leon X.* Pontife alors règnant, cher-

cha

cha tous les moyens poſſibles pour avoir de l'argent & des forces pour faire tête à cet Ennemi redoutable.

On publia que l'Egliſe étoit en péril. C'eſt là le moyen ordinaire pour mettre tout en mouvement. L'Entrepriſe étoit belle, mais elle avoit ſes difficultés. Cet ancien zèle que les Chrétiens avoient pour ſe battre contre les Infidelles, étoit éteint depuis la Deſtruction des Templiers, que le Pape *Clément* avoit ſacrifiés lachement pour ſauver l'honneur d'un Roi de France, à qui il étoit redevable de ſa fortune.

Qu'appellez-vous *Templiers*, lui dis-je ? C'étoit un Ordre de Chevaliers dévoués au Service de l'Egliſe pour combattre contre les Infidelles, & qui relevoient immédiatement du Pape. Ils étoient répandus dans toute la Chrétienté. C'étoit une Milice, riche, aguerrie, marchant à ſes propres frais, ſur laquelle le Pape pouvoit compter en cas de beſoin. Les

Rois n'aiment pas à voir une Milice Etrangère dans leurs Etats. Ils étoient d'ailleurs puiſſamment riches, c'etoit là un crime aſſez capital. On les accuſa de pluſieurs crimes énormes. Enfin le Pape conſentit à leur Deſtruction, à la réquiſition de *Philippe le Bel*, Roi de France, qui avoit fait arrêter au même jour, & à la même heure, tous ceux qui étoient dans ſes Etats. Une partie de ces Malheureux fut livrée aux flammes, proteſtant de leur innocence juſqu'au dernier ſoupir.

Ce fut pour l'Etat Eccléſiaſtique une perte irréparable, dont il ne ſentoit pas la conſéquence dans ce tems-là *Leon X.* ne pouvoit compter que ſur ſon induſtrie. Il étoit actif & induſtrieux, il n'en faut pas davantage à un Pontife pour bien faire ſes affaires. Celui-ci trouva bientôt un moyen pour remplir ſes Coffres, le ſuccès paſſa même ſes eſpérances. Il reſolut de vuider le Purgatoire, pour peupler le Paradis. Il fut plus loin, il vou-

voulut fermer les Portes de l'Enfer. Il fit publier le Bref des Indulgences pour la Rémiſſion des Péchés. A peine fut-il publié, qu'on vit une multitude de Dévots venir en foule acheter le Pardon de leurs Péchés & de ceux de leurs Proches. L'un avoit un Père à délivrer des flammes du Purgatoire, l'autre un Grand-Père, l'autre ſa Mère, l'autre un Frère, une Sœur, un Couſin, un Ami, une Amie. Jamais on ne vit des marques d'une générosité ſi éclatante & ſi générale. On retiroit ces pauvres Ames à bons deniers comptans.

Le Particulier faiſoit argent de tout, pour contribuer à ces pieuſes Délivrances. Un Mourant laiſſoit tout ſon bien aux Moines par teſtament. On ne regardoit point ſi on ruinoit ſa famille. On cherchoit à racheter ſon ame. On ſacrifioit alors l'argent avec plaiſir. Jamais le zèle ne fut ſi fervent. On étoit ſur le point de voir, comme autrefois, une multitude de pieux

Sol-

Soldats volontaires laver leurs Péchés dans le Sang des Infidelles. Jamais rien ne fut ſi heureuſement inventé pour le bien de l'Egliſe.

Les Moines eurent grand part à cet Evènement. Ils étoient les Banquiers du Pape : & la préférence qu'on fit des Jacobins en Allemagne, fut comme un Flambeau de Diſcorde qui alluma la jalouſie& l'envie parmi ces riches Mendians. *Luther* indigné de voir paſſer ces Treſors par d'autres mains que par celles de ſon Ordre, avant qu'ils puſſent parvenir au Pape, reſolut de faire perdre aux autres ce qu'il ne pouvoit acquérir. Il leva l'étendard, il prêcha contre les Indulgences, il en découvrit l'abus, & malheureuſement le Pape, qui eſt infaillible de ſa nature, ſe trompa. Il ne garda aucun ménagement avec un ſimple Prêtre revolté. La prudence & la bonne politique ne demandoit pas cela. Il condamna *Luther* au feu ; mais avant de s'en être ſaiſi, il étoit pour-

tan

tant de l'honneur du Pontife de ſe venger. Que faire ? *Luther* s'étoit mis ſous la protection de *Fréderic* Duc de Saxe, qui voyoit trop clair dans ſes intérêts pour ne pas proteger un homme qui pouvoit lui être ſi utile.

Selon la Coutume de Rome, on livre aux Flammes ceux qui ſe revoltent contre ſon Autorité Le Pape ne pouvant livrer *Luther* aux Flammes du Feu de ce Monde, le livra aux Flammes Eternelles de l'autre. *Luther* s'en moqua, & dit que le Pape avoit encore moins d'Autorité dans l'autre Monde que dans celui-ci. Enfin il prancha du Pape à ſon tour. En matière de Conſcience, il ne s'agit que de hardieſſe. Pour s'approprier les Pouvoirs Spirituels, on n'a qu'à oſer dire je les ai ou je les poſſède.

Voilà donc *Luther* érigé en Pape par lui-même, & plus que Pape. Il lui preſcrit des Loix de Réformation tant pour le Temporel que pour le Spirituel. Le Pape refuſe d'obeïr, &

tou-

toute l'Allemagne se soumet à *Luther*. On sait que quand les Allemands tiennent pour un Parti, on ne les en fait pas aisément démordre. Depuis ce tems-là le mal empira tous les jours. L'Héréſie, cette Peſte de l'Ame, ſe répandit dans les plus beaux Etats de l'Europe.

La France, dont la Doctrine avoit toujours été ſi pure, fut preſqu'auſſi tôt gâtée que l'Allemagne. Ne vit-on pas un ſimple Prêtre du Chapitre de Noyon (c'étoit *Jean Calvin*) âgé de 24 ans, qui ſe trouvoit déjà aſſez vieux pour s'offenſer de ce qu'on ne l'avoit pas fait Souverain Pontife, par Droit d'Antiquité ou de Mérite. C'étoit un homme qui avoit du mérite réellement. Mais l'Ambition eſt le Démon des Gens d'Egliſe. *Calvin* couvrant ſienne d'un dehors modeſte, porta des coups encore plus forts, & penſa renverſer la puiſſance de l'Etat Eccléſiaſtique. Il vouloit que les Prêtres ſe rendiſſent tous ſavans, & que leur

princi-

principal but fût d'éclairer les Peuples, & de les édifier par leur conduite. Il vouloit qu'on rétranchât tout cet Extérieur, qui n'avoit été inventé que pour éblouir le Peuple, & lui cacher l'Essentiel de la Religion. Il vouloit que tous les Prêtres fussent égaux. On vit d'abord une multitude de petits Prêtres, las d'obéïr, jaloux de voir aller leurs Evêques en caroſſe, qui criérent hautement qu'il étoit raisonnable que les Apôtres allassent à pied, & bien d'autres sottises; jusques là qu'ils dirent qu'il est écrit, *que celui qui vouloit être le plus grand, devoit le plus petit.* Ils vouloient que cela fût, parce que le Bon Dieu l'a dit. Je ne saurois vous dire sans horreur tous les desordres qui s'en ensuivirent. Peu s'en fallut que la France ne se soit soustraite à l'Obéissance du Pape, qui perdit dans très-peu de tems une partie de la Suisse, les Païs-Bas, l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande. Mais ne fites-vous rien, lui dis-

dis-je, pour maintenir votre Autorité ? Nous employâmes toutes sortes de moyens ; & l'Eglise, qui fait profession de ne vouloir pas répandre le Sang, se trouva obligée, faute de raisons assez convaincantes, à employer le Fer & le Feu. Elle fit faire des Massacres en France, en Irlande & ailleurs où il étoit nécessaire. On fit assassiner les Rois qu'on soupçonna d'Hérésie.

En Anglererre on voulut faire sauter le Parlement, & détruire tout d'un coup le Roi, & tout ce qu'il avoit de Grand parmi les Protestans de ce Royaume. Mais la Conspiration des Poudres fut découverte par l'imprudence d'un Conjuré, qui n'aimoit pas assez l'Eglise pour sacrifier le Sang d'un Ami qu'il avoit dans le Parlement.

Depuis ce tems-là nos Principes sont fort décriés dans tous les lieux de la Terre, & nous n'avons point d'Ennemis plus dangereux que les Protestans

Proteſtans, c'eſt-à-dire les Dévots de *Calvin* & de *Luther*. Ils nous épient ſans ceſſe. Ils nous firent manquer un beau coup au Japon, il y a environ 100. ans. Les plus zèlés Partiſans du Pape avoient eu l'adreſſe de s'inſinuer dans les bonnes graces de l'Empereur. Ils étoient devenus Mandarins, chéris, honorés & diſtributeurs des graces dans ce Païs. Mais il eſt toujours bien dur d'être ſoumis à un Prince Payen ou Hérétique. Il fut reſolu de s'en défaire, & d'en placer un plus zèlé pour les intérêts de l'Egliſe. Il eſt conſtant qu'un Ennemi de notre Dieu ne mérite pas de règner ſur ſon Peuple.

Nous étions prêts à éxécuter ce grand Deſſein, lorſqu'un Proteſtant révéla le ſecret. On ſe ſaiſit de nos Papiers, & les principaux Complices furent arrêtés. Un grand nombre des Conjurés avoua le fait, & la Foudre que nous avions préparée pour ces Infidelles tomba ſur nous. Quarante mille Chrétiens furent mis à mort,

ſans qu'il nous reſtât d'eſpérance de nous venger. Le Nom Chrétien eſt aujourd'hui en telle exécration chez ces Infidelles, qu'il ne faut qu'être ſoupçonné de le porter, pour être condamné aux plus cruels Suplices.

En 1640. les Portugais firent une Tentative pour ſe reconcilier avec ces Peuples Barbares. Ils y envoyerent une Ambaſſade de 71. Perſonnes, à qui on fit trancher la tête, à la réſerve de quelques Domeſtiques du dernier rang, qu'on renvoya à *Monaco* porter la Réponſe de l'Ambaſſade, qui fut, que ſi le Roi de Portugal en perſonne, ſi le Dieu même des Chrétiens oſoit mettre le pied dans le Japon, on lui feroit la même reception. Une autre fois je vous dirai le reſte, me dit mon Docteur.

Autrefois notre Dieu règnoit glorieuſement en Aſie où on l'avoit crucifié. Son Etendard étoit arboré dans l'Afrique. Ces tems-là ſont bien changés. Qui ſait ce qui arrivera! Il ſera peut-être obligé de quitter entierement

ment le Païs, lui dis-je. Mon Docteur prit feu tout-à-coup. Ce n'étoit plus cet homme doux & paisible, dont j'admirois la tranquillité & la candeur. Il éclata en menaces terribles. J'eus bien de la peine à le calmer. Excusez mon ignorance, lui dis-je. Vous savez que je ne suis point instruit de vos Misteres. J'ai cru que puisque votre Dieu s'étoit laissé chasser de tous les Païs que vous venez de nommer, il étoit de son honneur de quitter celui-ci avant qu'on lui fît affront. Vous savez que je suis un Sauvage, & que la Raison de notre Païs est bien différente de celle du vôtre. Mon Docteur fut touché de ma naïveté, & me promit de continuer ses instructions. Qui sait, s'il ne s'est pas flatté de faire de moi un Saint Sauvage! car je ne sache pas qu'ils en ayent de tels dans leur calendrier, & il est de leur intérêt d'en avoir de toute espèce. Portetoi-bien, & sois assuré que je servirai toujours le Dieu paisible de mon Païs, si je n'en trouve pas de meilleur. FIN.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE IV.

ZAKARA A KAROKAJO.

IL y a ici deux sortes de Médecins. Les premiers sont les Disciples d'*Hipocrate* & de *Gallien*. Ils emploient des remèdes physiques pour guérir le corps. Ils réussissent rarement. Mais ce n'est pas toujours leur faute ou celle de leur Art. Il n'y a point de remède contre la Vieillesse. Les Hom-

Hommes & leurs Ouvrages s'écroulent ſous le poids des années ; & ſelon la Philoſophie de notre Païs, toute contraire à celle qu'on enſeigne ici, nous croyons que l'Univers doit toujours durer en ſe renouvellant. La Nature n'a pas aſſigné le même terme à tous les Etres de la même eſpèce.

On voit des Animaux mourir de mort naturelle avant ceux qui les ont engendrés. Les mêmes Fruits qu'on voit à l'arbre, n'ont pas en eux un principe de vie également fort & puiſſant, pour réſiſter à la même durée de tems. L'un eſt déjà parvenu au terme fatal de la Vieilleſſe, qu'un autre n'eſt encore que dans ſon Printems.

Cette premiere Eſpéce de Médecins fait comme un ſage Jardinier, dont la prudence & les ſoins tendent à conſerver ſes Fruits, en empêchant que quelque principe ennemi ne corrompe ou n'altere l'eſprit de vie qui eſt dans le Fruit. On ne le blâme

point, de ce que les Pommes de son Jardin ne durent pas dix ans, mais on ne fait pas cette même grace aux Médecins. On dit que leur Art est noble, qu'il est bien différent du Jardinage, & qu'il faut être gradué pour être Médecin.

Ces Messieurs se font bien payer. Souvent on leur donne au-delà de leur salaire. L'un reçoit une somme considérable, pour avoir guéri un Epoux chéri. L'autre reçoit le double, pour avoir expédié une vieille Grand-mere. Il est bien rare qu'ils perdent leurs droits; car les Riches & les Pauvres sont fort scrupuleux sur cet article. D'ailleurs ces Messieurs, pour la plûpart ne vont pas chez les Gueux. Leur ame ne leur paroît pas assez importante pour mériter qu'ils se donnent la peine de descendre dans une cave, ou de monter à un cinquiéme étage, qui est la demeure ordinaire des Pauvres.

Il y a quelque chose de singulier dans

dans leur langage. Le Public le respecte, parce qu'il ne l'entend pas ; il seroit pourtant bon de l'entendre quelquefois. Il y a quelque tems qu'il règnoit ici une Maladie qu'on ne connoissoit point, & comme on donnoit des remedes à l'avanture, ils réussissoient fort mal. Le Corps de ces Savans craignant de se décrier, s'assembla dans un Hôpital pour y faire des essais sur des Pauvres, les remedes étoient tout prêts. Un Moribond qui entendoit le Latin, & qui avoit sans-cesse les yeux fixés sur ces Docteurs, qui tenoient leurs conférences auprès de son lit, fut le premier à qui un d'entr'eux vint apporter la drogue, en disant qu'il falloit faire l'épreuve *in hâc Animâ vili*, c'est-àdire, *sur cette Ame vile*. Le Mourant lui dit : *Quid vilem Animam vocas, pro quâ Christus non dedignatus est mori !* Quoi ! Tu appelles vile une Ame pour laquelle JESUS-CHRIST n'a pas dédaigné de mourir !.

Nous

Nous ferons l'epreuve sur un autre, dit le Médecin, ne dites rien. Le Médecin lui tint parole, & lui donna peu après un remede éprouvé. Le Convalescent a babillé, & son caquet n'a pas fait grand bien au mistérieux Langage de la Médecine. Il n'y a point de Corps dont on fasse tant de railleries, & qui se soutienne si glorieusement. Ils ont cependant la satisfaction de voir leurs Railleurs humiliés, leur demander la vie & la santé; & soit qu'ils donnent l'une ou l'autre, on est toujours content.

La seconde Espèce de Médecins est bien autre chose. Ceſt à eux qu'il appartient de faire des Merveilles. Les premiers ne font qu'un Mécanisme bien vil, en comparaison de ceux-ci. Il y a bien de la différence entre le Médecin du Corps, & le Médecin de l'Ame. Il ne s'agit pas ici d'examiner qui est le plus utile des deux. C'est un crime digne du feu, que d'oser le mettre en problême.

Le

Le Médecin du Corps eſt obligé de ſe proſterner aux pieds du Médecin de l'Âme, & de lui demander à genoux ces miſtérieux Remèdes, qui n'ont d'exiſtence que dans l'imagination de celui qui les donne ou qui les reçoit. Il ſeroit brûlé vif, s'il oſoit dire qu'il y a de la Charlatanerie partout. Mais Dieu ſait ce qu'il en penſe. J'ai eu beſoin des premiers. Dieu me préſerve de tomber entre les mains des ſeconds.

Tu ſais qu'il eſt ordinaire à un Etranger de payer le tribut au lieu qu'il vient habiter. Les fatigues d'un long voyage, la différente maniere de vivre & de s'habiller, l'air, la différence du climat, occaſionnent un dérangement dans le Corps; & tels remedes qui ſeroient infaillibles dans un Païs, ſont ſans vertu dans un autre. Il n'y a rien de plus préjudiciable que l'entêtement pour une Pratique de Médecine étrangere dans un climat, où l'on en trouve une autre éta-

établie, qui a eu ſouvent des ſuccès heureux. Je m'abandonnai à un Médecin qui m'a tiré d'affaire.

C'eſt lui qui m'a appris qu'il y a des Médecins de l'Ame. Tu ne croyois pas non plus qu'il y eût de telles gens. Peut-être conçois-tu encore moins qu'ils puiſſent être utiles dans un Païs où l'on croit que l'Ame eſt ſpirituelle. Pourrois-tu t'imaginer qu'on a pu inventer des Remedes aſſez déliés, pour les appliquer ſur une Ame immatérielle ? Je vais te le dire ; car tu ne le devinerois jamais.

Selon les Principes de ce Païs, l'Ame eſt immaterielle. Je ne ſai ſi je te ſerai bien concevoir cela à toi qui crois que tous les Eſprits ſont comme ceux de l'Amérique. L'Ame eſt une Subſtance ſi déliée, que toutes les Ames de ce Païs, & toutes celles qui pourront avoir l'exiſtence d'ici, juſqu'à la conſommation des ſiecles, pourroient ſe ranger dans un eſpace auſſi petit que la pointe d'une aiguille, ſans être

tre gênées. Ne vas pas croire que ce ſont tout autant de Riens, tu te tromperois groſſierement ; car chacune d'elles eſt un Etre réel, mais qui n'a point d'étenduë. Enfin c'eſt quelque choſe qu'on ne peut déterminer ; mais qui a réellement deux qualités qu'on appelle l'Entendement & la Volonté ; c'eſt-à-dire aſſez de compréhenſion pour choiſir ce qui eſt bon, & fuir ce qui eſt mauvais.

Si tu ne te fûſſes jamais mêlé de philoſopher à la maniere de notre païs, & que tu n'eûſſes jamais remarqué qu'on trouve dans les Brutes, qui ont l'eſprit auſſi matériel que le corps ; ſi tu n'eûſſes jamais conſidéré qu'ils avoient ces deux Principes, qui leur font rechercher ce qui leur eſt bon, & fuir ce qui peut leur nuire, tu comprendrois plus facilement ce que je veux t'apprendre, ou du moins tu pourrois plus facilement te le perſuader. Car j'ai remarqué que ceux qui n'ont jamais reflechi ſur cette Matiere,

tiere, ſont ceux qui en doutent le moins.

Je te dirois bien ſur ce ſujet quelque choſe de fort raiſonnable que dit un Homme* fort judicieux, & qui a le plus étudié la matiere. Mais comme il eſt fort décrié chez les Médecins de l'Ame, il ne convient guères de ſe ſervir de ſes armes, pour faire valoir les prétentions de ſes Ennemis. Ces Meſſieurs n'ont pas pris garde, qu'en établiſſant le fondement de leurs grands pouvoirs ſur un Principe auſſi incertain que celui de l'Immatérialité de l'Ame, leur empire ne tenoit à rien, ſi le Principe venoit à manquer. Ils pouvoient reſter Médecins de l'Ame, ſans ſe donner toutes ces peines. Eſt-il plus difficile d'allier la ſenſation avec une matiere étenduë, que d'allier l'exiſtence avec une choſe qui n'a point abſolument d'étenduë? Ne ſuffiſoit-il pas d'établir l'immortalité de l'Ame, & celui qui avoit

* *Locke.*

avoit donné l'exiſtence à l'Ame, ne pouvoit-il pas la lui conſerver, ſoit qu'il l'ait créée Materielle ou Spirituelle? Mais ce n'eut pas été aſſez miſtérieux. Il faut du miſtérieux à leurs Dévots; auſſi leur en donnent-ils tant & plus.

Ecoutez, Peuples, écoutez! diſent les Médecins de l'Ame. Nos pouvoirs ſont grands au Ciel, en Terre, & aux Enfers. Vous ne pouvez monter au Ciel, avant que nous vous ayons dechargés du poids énorme de vos iniquités, qui vous précipiteroit infailliblement dans les Enfers, ſi notre main charitable & puiſſante ne vous délivroit. Vous en connoiſſez la force & la vertu, vous ſavez que nous tenons la place de Dieu ici-bas.

Celui qui commande à la Mer, aux Tempêtes, & aux Elémens, eſt docile à notre voix. Quand il nous plaît, moyennant quatre mots nous le faiſons deſcendre ſur nos Autels. C'eſt là que nous l'expoſons à vos ado-

E rations.

rations. Le voyez-vous ce Dieu enveloppé ſous des apparences de Pain? car ce n'eſt plus du pain. Quatre mots ont operé ces merveilles. Vous n'y voyez rien, je le ſai. Il n'eſt pas là pour être vu de vos yeux. Mais ſavez-vous bien ce que vous voyez? Vous voyez ce que vous ne voyez pas, vous voyez..... oui vous voyez comme des aveugles. Je ſuis sûr que tu le dirois, toi qui es un Clair-voyant de l'Amérique. Mais je ne ſuis pas ſi hardi que toi, Cher KAROKAIO, je n'oſe raiſonner avec eux, ce ſeroit aſſez pour me faire griller comme un Saint *Laurent*. Sans cela mon parti étoit pris, j'allois leur dire tout de grand: Mortels! le Dieu de l'Amerique m'envoie ici pour vous deſabuſer, & pour vous rendre ſages. Vous allez vous expoſer aux tempêtes & aux vents. Vous renoncez aux délices & au repos dont vous pouvez jouir dans votre Patrie, ſans battre follement les mers, pour aller chercher

dans

dans le nouveau Monde quelque choſe de jaune dont vous faites des Ducats, des Cruſades, & des Louis-d'Or. Détrompez-vous, Mortels! Ce que vous voyez & que vous apportez de l'Amérique, qui a le poids, la condenſité, la couleur & toutes les proprietés de l'Or, n'eſt pourtant pas de l'Or. C'étoit à-la-vérité de l'Or il y a mille ans, mais depuis ce tems-là le Dieu de notre Païs a donné quatre mots à ſes Prêtres, ils les ont prononcés ſur cette matiere qui garde encore toutes ſes propriétés. Je ſuis Prêtre du Dieu de l'Amérique, j'ai dit les quatre mots, j'en ſuis bien sûr, ce n'eſt plus de l'Or. Et qu'eſt-ce donc? C'eſt de la..... ou quelque choſe de plus precieux. Ce ne ſeroit pas tant mal-à-propos, ſi l'on pouvoit leur perſuader ces merveilles.

Heureuſes nos Contrées! ſi avant la naiſſance de *Chriſtofle Colomb* on avoit pu les perſuader aux Européens:

ils n'auroient pas massacré un million d'Ames de notre Païs, pour les envoyer dans le Païs des Espagnols, pour nous affoiblir, & nous enlever ces Tresors que l'Auteur de la Nature nous avoit donnés en partage. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & sois assuré que si on observoit ici la sage Maxime des Chinois, qui ne donnent de salaire qu'aux Médecins qui ont guéri leurs Malades, les trois quarts des Médecins du Corps mourroient de faim & le risque seroit bien plus grand pour les Médecins de l'Ame.

FIN.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE V.

ZAKARA A KAROKAJO.

JE t'ai donné dans ma derniere lettre une fauſſe idée de la Divinité des Chrétiens. Leur Religion eſt comme un Labirynthe qu'on ne peut aſſez bien connoître, pour en juger dès qu'on n'en a vu que les dehors. Tout ce que je t'en ai dit eſt vrai,

mais cela ſeul ne ſerviroit qu'à te tromper ſur cet article. Un Théologien, après dix ans d'étude, ne ſait pas encore aſſez bien ſon Catéchiſme.

Il y a toujours quelque choſe qu'on a paſſé trop legerement, l'expérience le démontre tous les jours. On voit ſans-ceſſe ſortir du fond de ce Labirynthe une multitude de Sectes, qui naiſſent on ne ſait comment, à peu près comme des champignons. Je ne t'ai promis en partant que je te dirois tout, tu es trop raiſonnable pour exiger cela d'un ſimple Mortel. Mais je t'ai promis de te faire part de toutes les Découvertes que je pourrai faire, & je te le tiendrai.

Comme il y a deux principales Sectes de Chrétiens, il y a auſſi deux Sortes de Dieux. L'un eſt un Dieu qui regne glorieuſement au Ciel, après avoir triomphé de la Mort : il ne quitte point ce ſejour glorieux, & ne viendra qu'à la conſommation des Siécles dans le plus pompeux appareil de Gloi-

Gloire & de Majesté, pour juger les Vivans & les Morts. L'imagination a bien de la peine à se representer toutes les merveilles de ce grand Jour. Il fera sortir de la poussiere tous ceux qu'aura moissonné la Mort, depuis le commencement des Siecles. Il appellera tous les Hommes en jugement. Les Rois, les Arbitres de la Terre, seront confondus & mis au même rang que les Petits. Alors les Hommes ne paroîtront grands que par leurs vertus. Ce Dieu est le Dieu de *Luther* & de *Calvin*, & de tous leurs Sectateurs connus sous le nom de *Protestans*.

L'autre Dieu se plaît à faire des tours qui l'ont exposé à bien des affronts; & si on n'avoit pas soin de le renfermer dans de petites Boëtes d'Or & d'Argent, les Rats & les Souris pourroient le manger; & qui peut assurer que cela n'est pas arrivé? mais pour sûr ce seroit sa propre faute. Ce Dieu oubliant sa puissance s'est assu-

jetti

jetti au caprice de ſes Domeſtiques. Il a fait une convention avec eux : c'eſt que toutes les fois qu'il diroient quatre mots & une particule, il deſcendroit cent mille millions de fois plus vîte qu'un éclair, pour prendre la place d'un Morceau de pain, qui par le plus étrange de tous les phénoménes rentre dans le néant.

Ce Dieu victorieux, honteux de ſa victoire, ſe ſaiſit des apparences du Pain, c'eſt-à-dire, de ſa couleur, de ſa figure & de ſon goût ; il ſe contente du plaiſir inſenſé de tromper les yeux des Humains, & de s'offrir à l'adoration des Homme revêtu des dépouilles d'un Morceau de pain qu'il vient d'anéantir. Son plaiſir eſt de ſe faire manger, après s'etre fait adorer Il eſt ſi adroit, il a le corps ſi ſouple, que d'abord qu'on le met ſous la dent, il ſe replie de telle façon qu'on ne peut le mordre. Quoique ſa taille ſoit égale à celle qu'il avoit lorſqu'il mourut ſur

sa Croix, il ne faut pourtant pas avoir le gosier fort large pour l'avaler tout entier. Jamais *Prothée* n'a fait plus de tours de passe-passe, qu'en fait ce Dieu pour arriver à son but.

Il se trouve des Impies, qui font sur ce sujet des questions ridicules, & qui disent Comment fait-il pour sortir d'un estomach lorsqu'il y est entré ? Belle demande, disent les autres ! nous n'en savons rien. Je trouve cette réponse plus sensée qu'on ne imagine ; & je crois que si on veut bien le savoir, il faudroit le lui demander à lui-même. Peut-être que c'est par haut, peut-être par bas, peut-être encore d'une maniere plus extraordinaire.

Si je trouvois quelque chose à reprendre en ce Dieu, ce seroit d'être un peu mal avisé, ne lui en déplaise. Je sai qu'il ne sied pas à un petit mortel de controller les Actions des Dieux reconnus pour tels, quels qu'ils puissent être. Mais il est constant que

ſi *Jupiter*, le Dieu jadis tonnant au Ciel, eût voulu écouter la Raiſon Sauvage de l'Amerique, il n'auroit pas fait avec les Filles, les Femmes & les Garçons, ces groſſes ſottiſes qui ont fait évanouir ſon empire éclatant.

Voilà ce qui me met preſque au cœur de donner un éveil au Dieu ſubtil de ce Païs. J'ai envie de lui dire SEIGNEUR, vous vous y prenez mal, excuſez ſi je vous le dis. Tous les tours que vous faites, ſont beaux, mais le but de tout cela eſt ridicule. Vous avez fait les Corps *Matériels*, & les Ames *Immatérielles*. Vous devriez nourrir les Corps de *Matérialité*, & les Ames de *Spiritualité*, & vous faites tout le contraire. Vous nourriſſez le Corps avec quelque choſe qui n'eſt point matiere, c'eſt-à-dire avec des dépouilles immatérielles qui reſtent du Pain que vous avez anéanti; & pour nourrir l'ame, vous deſcendez en Corps, en Ame & en Di-

vini-

inité, dans l'eſtomac de votre Dévot. Cela me ſemble mal aviſé, ſauf le reſpect qui vous eſt dû. L'Hiſtoire des Dieux que j'ai luë d'un bout à l'autre, eſt une preuve évidente de cette vérité de l'Amérique. C'eſt qu'il ne faut pas qu'un Dieu faſſe des ſottiſes, s'il veut regner long-tems. Mais peut-être ne ſeroit-ce pas une preuve evidente de la verité de ce Païs-ci.

Les *Juifs*, les *Mahométans*, les *Proteſtans*, ont horreur d'un Dieu ſi répriſable. Pluſieurs d'entr'eux ont mieux aimé être brûlés vifs, que de l'adorer. Il y a une autre Eſpece de gens, qui font profeſſion de n'avoir pour tout Prêtre, Moine & Docteur, que la ſimple Raiſon. Tous ces gens-là refuſent l'encens à ce Dieu, qu'ils appellent inſenſé. Mais ce Dieu eſt peut-être plus ſage qu'ils ne s'imaginent. Ses intentions étoient peut-être bonnes. Peut-être voit-il qu'on l'a trompé, & que jaloux de tenir la parole d'honneur qu'il a donnée

à

à ſes Miniſtres & à ſes Prêtres, il veut pouſſer juſqu'à la fin, eſpérant qu'il reſtera après eux, & prendra de meilleures précautions pour l'avenir.

Tu ſais qu'il n'y a rien de plus facile à tromper qu'un cœur droit & ſans malice. Peut-être avoit-il le cœur trop bon ; pour ſe regler par Politique. Et qui ſait, ſi ce qu'on en dit eſt bien vrai ? car on ne voit rien de tout cela. Jamais on n'a vu qu'il ait fait du mal à perſonne. S'il y a eu des Torrens de Sang repandus à ſon occaſion, ce n'eſt pas par ſes mains, c'eſt par celles de ſes Dévots. Qui ſait ſi ce n'eſt pas un Dieu de paix, qui trouve plus grand de ſouffrir le mal que d'en faire. On dit que ſes Ennemis l'ont foulé aux pieds, il n'en a rien dit, il n'a pas ſeulement fait mine de s'en venger, quoiqu'on lui ait fait ce défi : *Si Bahal eſt Dieu, qu'il ſe défende.*

Un bon Roi peut avoir de mauvais Miniſtres. Ce ſont les Miniſtres de

ce

ce Dieu qui débitent tout ce qu'on en dit. Il faudroit examiner la cauſe, avant de le condamner ſi légerement. Pour moi, je ne ſaurois croire qu'il ait tout le tort. J'oubliois à te dire, qu'il a comme l'autre des Adorateurs, des Apoſtats, des Proſélites & des Martirs. Avant que je devienne l'un ou l'autre, je veux des preuves auſſi évidentes que des Démonſtrations de Mathématique. Je ne ſuis qu'un ſimple Américain, qui n'ai en partage qu'une pauvre Raiſon Sauvage, qui m'ordonne d'être très-circonſpect ſur l'Article de l'Adoration; je veux dire le Culte reſpectueux qui n'eſt dû qu'à l'Etre Suprême, le Souverain Maître des Cieux & de la Terre.

Je crois, comme toi, qu'il ne demande pas que nous armions nos bras pour ſa querelle; & que s'il veut ſe venger de nos forfaits, il ſeroit indigne de ſa grandeur d'emprunter des armes étrangeres. Que nous ne pouvons lui réſiſter s'il veut nous

détruire, & que d'un ſeul coup il peut nous confondre nous & les élémens.

Quelle différence, Cher KAROKAJO, entre le Génie Tutélaire de notre Païs, & le Dieu dont je viens de te parler ! Porte-toi bien, & fais-moi part de tes réflexions ſur ces importantes Matieres. Je brûle de ſavoir à qui des deux tu donnerois la préférence, ſi tu devois choiſir entre ces deux Divinités, qui ſe diſputent l'encens de l'Europe depuis plus de deux Siecles.

Je viens d'apprendre qu'il s'eſt aviſé d'un ſtratagême tout nouveau. Il a inſpiré à un de ſes Dévots, de faire éclater ſes jugemens ſur des Perſonnes de conſéquence. Comme les trois quarts & demi de ſes Adorateurs ne peuvent ſe paſſer d'un Almanac, & que ce Livre paſſe depuis le Souverain juſqu'au ſimple Particulier, & qu'il y a beaucoup de gens qui n'en liſent pas d'autre, il a ordonné qu'on feroit une Chronologie depuis le tems

de ſon origine, & qu'on obſerveroit à l'égard des Perſonnes Auguſtes la même pratique que les Marchands obſervent dans leurs Juriſdictions Conſulaires, où ils repréſentent en buſte tous les Marchands accrédités, que leur mérite ou leur fortune a élevés ſur les Sieges de ce Tribunal. Si un de ces Juges-Marchands vient à faire la cabriolle, on n'ôte point ſon portrait de la Sale de cette Cour Souveraine juſqu'à la ſomme de cinq-cent livres : mais on le balafre, c'eſt-à-dire qu'on fait avec un pinceau une marque qui lui traverſe le viſage.

L'Auteur de l'Almanac de Mille Ans [imprimé à Bruxelles chez *Jean Léonard* Libraire, Ruë de la Cour 1738. &c.] y a inſeré un Article pour la gloire de ſon Dieu, mais bien flétriſſant pour celle d'un grand Prince. *Léon I. de ce nom, dit le* Vieil *ou le* Grand, *parvint à l'Empire le 7. Février de l'An* 457. *On le met au*

au nombre des bons Empereurs, & rien ne diminue la gloire de ſa Vertu, que l'indulgence qu'il eut pour les Hérétiques qui vivoient dans ſa Cour. Le Portrait de ce Roi étoit beau, mais l'indulgence qu'il eut pour les Hérétiques, eſt la balafre qui le défigure. Il y a ici des Perſonnes qui trouvent à redire, qu'un Dévot de ce Dieu ait oſé balafrer un grand Prince, qui a été aſſez ſenſé pour ne ſe pas ſignaler par un zèle furieux.

FIN.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE VI.

ZAKARA A KAROKAJO.

TU sais, Cher KAROKAJO, que nous tenons pour une Maxime certaine, que l'Honnête-Homme doit toujours dire la Verité sans aucun détour, & que nous regardons comme lâche & infâme, celui qui reçoit un Mensonge avec le respect

pect qui n'eſt dû qu'à la Vérité. Cette Maxime, qui eſt ſi ſage dans notre Païs, eſt dans celui-ci la plus ſotte choſe du monde. C'eſt de toutes les impoliteſſes la plus groſſiere. C'eſt encore plus que cela : c'eſt un crime qui ne ſe lave que dans le ſang. Tu n'aimes pas à mentir toi qui es un Sauvage, & tu ne ſaurois ſouffrir qu'on vînt te conter des hableries, ſans dire tout-au-moins que cela n'eſt pas vrai. Tu trouves ce procédé raiſonnable, peut-être crois-tu qu'il y a là de la grandeur d'Ame. Mais aprens qu'il n'y en a point-du-tout, & que cela n'eſt bon que pour des Impolis, pour la Canaille & les Malhonnêtes Gens. La Raiſon civiliſée, qui ſait perfectionner la Nature, a ſçu établir de plus beaux Principes. Elle a fait un Dogme d'Honneur pour les Honnêtes-Gens, & non pour d'autres. Mais comme tout ſe fait & s'exécute ici d'une maniere extraordinaire, ce Dogme favoriſe plus

le Scélérat que l'Honnête-Homme.

Si un Menteur, un Fripon, ou même un Honnête-Homme élevé au-dessus du Petit-Peuple, vient à dire un mensonge, il faut bien se garder de lui dire, *cela n'est pas vrai*, & encore moins *qu'il a menti*. C'est là le plus grand crime qu'on puisse commettre en Europe, tous les autres ne sont que des bagatelles en comparaison. Un Homme de la classe de ceux qu'on appelle Honnêtes-Gens, se fera gloire de cacher son Ami, & de lui sauver la vie, s'il a merité de la perdre pour quelque Crime Capital, comme Meurtre, Félonie, & autres semblables. Il y a de l'honneur à épargner le sang d'un Homme, lorsque la rigueur de la Justice cherche à le repandre. Mais il y auroit de la bassesse & de la lâcheté à balancer un moment, si l'on doit épargner celui d'un Honnête-Homme, d'un Ami qui n'auroit jamais commis d'autre Crime, que celui d'avoir trop ai-

aimé la Verité pour ne pas dire à un Menteur qu'il a menti.

Voilà le plus grand & le plus irrémissible de tous les pechés. Il n'y a que le Petit-Peuple, & les Idiots qu'on appelle bons Chrétiens, qui puissent le pardonner. Un Honnête-Homme doit fouler aux pieds les Préceptes du Dieu Fondateur du Christianisme, ou du moins lui en laisser la pratique; lorsqu'il s'agit du Point d'honneur. Car les Honnêtes-Gens ne sont bons Chretiens, que lorsque les Dogmes de leur Religion ne s'opposent point à ce Dogme cheri. Voilà ce qui les distingue de ce miserable Peuple, qu'un Prédicateur appelloit autrefois *Canaille Chretienne*.

Il y a ici une troupe de Docteurs qui font grand bruit, ils fulminent & anathématisent le Dogme du Point d'honneur. Ils ont raison, il n'y auroit rien de plus terrible que ce Dogme, si on venoit à les y assujettir. Un Janséniste pourroit perdre mille vies,

on venoit à lui en ôter une toutes les fois qu'il donne un Démenti. Ce n'eſt pas à eux que l'on va dire à Pâques, qu'on a eu raiſon d'une inſulte faite à ſon honneur. Il y a une autre Troupe de Caſuiſtes, qui ont la grande vogue. Tu ſerois étonné ſans-doute, ſi tu voyois un Sauvage s'humilier aux pieds d'un Prêtre, qui donne au furibond le droit de tuer un Honnête-Homme qui lui diroit cruëment qu'il n'a pas dit la vérité. Mais ne t'abuſe pas, & ne va pas croire qu'un petit Sauvage comme toi ſait bien mettre le prix aux choſes.

Cette Eſpece de Caſuiſtes que tu détesterois, eſt ici la plus brillante. Ce ſont eux qui purgent la Conſcience des Rois & des Grands Seigneurs. C'eſt à ces Meſſieurs qu'on confie l'élite de la Jeuneſſe. Ils ont les trois quarts & demi des Colléges où l'on éleve les Jeunes-gens qu'on deſtine aux Emplois honorables. Ces Caſuiſtes ſont appellés *Jéſuites*, en France,

ce, en Italie, & au Pérou ; tandis qu'à Geneve, en Hollande & en Angleterre, on les appelle les *Sauterelles* ſorties du fond du puits d'un grand Abîme.

Le reſte des Théologiens a tâché depuis long-tems de foudroyer cette Maxime, & on s'eſt moqué d'eux. On les regarde comme des Géans inſenſés, qui s'efforcent de mettre Pélion ſur Olympe pour détrôner *Jupiter*. J'ai pris plaiſir à voir la tranquillité des Jeſuites. Ils ſe contentent de regarder du lieu ſublime où la Fortune les a élevés, les efforts impuiſſans de leurs Ennemis, qui ne ſervent tout au plus qu'à donner un nouvel éclat à leurs Maximes.

Les Militaires ſont les plus zèlés Obſervateurs du Dogme de l'Honneur, que tu appellerois autrement, toi qui n'es qu'un Sauvage qui n'as que le Bon-ſens, & qui juges ſur cette regle de la juſteſſe ou de la fauſſeté des Principes établis. En cela je ne

te blâme point, tu as raiſon, il t'eſt permis d'avoir de telles idées en Amérique, mais ici tu aurois grand tort. Chaque Hémiſphere a ſa maniere de raiſonner, & tu n'as pas plus de droit de te moquer de la logique de ce Païs-ci, qu'eux de ſe moquer de la tienne. Tu ne dois pas ſi fort te récrier contre les Maximes Européennes. Si on te dit, par exemple, le Dogme du Point-d'honneur eſt raiſonnable, parce qu'il eſt oppoſé au Bon-ſens, il ne faut point contredire; car on te le prouveroit d'une maniere à te couvrir de confuſion, on te feroit ſentir qu'il eſt fondé ſur le rocher inébranlable de la Raiſon Civiliſée.

Un brave Officier qui ſe ſera toujours comporté en honnête-homme, ſe trouvera dans une aſſemblée ou dans un cercle, ou peut-être dans un tête-à-tête avec ſon Ami. Il fera un récit fidelle d'un fait extraordinaire, qui paſſera l'intelligence de celui qui l'é-

l'é-

coute; le recit ſera peut-être faux, mais tout cela ne fait rien à l'affaire. L'Auditeur dira que cela n'eſt pas vrai, ou que c'eſt un menſonge. Voilà l'honneur du brave Officier attaqué & même ſappé juſques dans ſes fondemens. Cet honneur ſi pur & ſi incorruptible va dégénerer en lâcheté ou en ignominie, ſi on ne court vîte au remede. Voilà une tache qu'il faut laver dans le ſang. Allons, vîte l'épée à la main! Il faut tuer un Honnête-Homme pour une bagatelle, ou peut-être ſe faire tuer par un Etourdi, qui vaudroit tout-au-plus la peine qu'on pourroit prendre à lui donner des coups de bâton.

Quelles ſeront les ſuites de cette belle Reparation d'honneur. Le brave Officier ſera peut-être tué par un Faquin qui ne mérite pas de vivre. Son Roi, ſa Patrie, ſa Famille, tout y perdra; & s'il ſort victorieux du combat, la Couronne de gloire l'attend. Il faut qu'il prenne la fuite, qu'il

ſe

se cache, sans cela le voilà perdu. S'il tomboit entre les mains de la Justice avant que d'avoir ses Lettres de grace, il seroit pendu comme un Voleur de grands chemins. Voilà la récompense de l'observation du Principe sacré des Honnêtes-Gens. Tu ne te serois jamais imaginé, que des Gens qui font gloire de n'avoir que des sentimens nobles & généreux, pûssent donner dans des travers si ridicules. Mais qu'y faire ! La Mode a sanctifié cet Abus, & par conséquent il est raisonnable.

Tu sais à présent en quoi consiste le Dogme de l'Honneur. Mais j'y joindrai encore quelques traits, qui ne te seront pas inutiles pour en avoir une idée plus distincte. On pourroit passer à un Officier une faute, une indiscrétion, qui auroit fait enlever quelques quartiers ou quelques Détachemens considérables. Il se sera même rendu à l'Ennemi, dans un tems où il auroit encore pu se défendre.

Ce n'eſt pas là un grand mal, il n'y a point de lâcheté, ſon honneur n'en recevra que de légeres atteintes, & peut-être point du-tout : ce ſera ſeulement une imprudence, qu'on a ſouvent pardonnée aux Héros.

Mais s'il s'eſt porté à débiter des menſonges groſſiers, & qu'il ait ſouffert qu'un autre ait pris la hardieſſe de le contredire, & de lui dire tout net qu'on ne le prend pas ſi facilement pour dupe, & que cela n'eſt pas vrai, ou que c'eſt un pur menſonge, ce qui me paroît être très-naturel : car je ne puis comprendre qu'il puiſſe plus être permis à un Menteur de mentir, qu'à un Homme Integre de lui dire qu'il a menti. Mais on ne raiſonne point ſur les Dogmes. Il faut que le brave Officier prenne ſon parti ſur le champ. Il faut s'expoſer à être tué, ou à tuer un Homme à qui on ne peut reprocher qu'un excès de zèle pour la Vérité.

Il n'y a point de milieu. Il faut tuer,

tuer, ou paſſer pour un lâche. Il faudra quitter ſa Compagnie ou ſon Emploi, & aller ſe reléguer dans une Chaumiere avec des Païſans, qui ne ſavent ce que c'eſt que le Point-d'honneur, ou ſe refugier chez les Huguenots, & changer de religion pour avoir droit d'être petit Maître d'Ecole dans quelques lieux écartés à Londres, ou ſur un Canal magnifique dans quelques Villes de Hollande, ou peut-être dans un miſérable Village. Mais il y a bien de la différence pour notre *Céſar*. Il aime mieux vivre la férule à la main, que de mourir l'épée hors du fourreau.

Tu pourrois peut-être t'imaginer que le Dogme du Point-d'honneur n'eſt qu'une fauſſe illuſion, qui a ébloui le Noble Corps des Guerriers, ſans avoir paſſé au-delà. Mais tu te tromperois groſſierement. Un Magiſtrat ſe ſera rendu reſpectable par ſon integrité, & par ſa juſtice: il aura peut-être encore ces habits qui le

distinguent des autres Mortels, & l'élevent au-dessus d'eux. Son Egal ne trouvant pas vrai une chose qu'il vient d'avancer, dira sans circonlocution *cela n'est pas vrai.* Le Magistrat oubliera sur le champ qu'il est le Ministre de la Justice, dont le Trône est fondé sur la Vérité. Il sait qu'il s'étoit écarté de son devoir, un autre l'y rappelle sans prendre de détour, ce service va être payé selon ses mérites.

La Raison Civilisée, toujours féconde en prodiges, va faire de ce Magistrat un Enragé, qui court s'abreuver du sang d'un Homme qui n'aura pas eu l'adresse de *Nathan*, pour faire dire à ce Juge élevé sur le Trône, & assis sur les Fleurs de Lis, qu'il est précisément celui qu'il condamne. J'ai vu de tels exemples. Je connois un sage Magistrat, qui se maintient glorieusement sur le Trône de la Justice, quoiqu'il ait été obligé d'en descendre pour un cas pareil.

Son

Son Egal pour une vetille d'Honneur l'obligea à mettre l'épée à la main. Celui-ci, après avoir été dangereuſement bleſſé, tua ſon Confrere dans le tems qu'il tiroit l'épée pour ſe venger entierement d'un Démenti.

Tu vois, Cher KAROKAJO, que ſi la Corruption a pénetré juſques dans le Sanctuaire de la Juſtice, il faut qu'elle ſoit devenue bien générale. C'eſt là une Maladie Epidémique, qui s'eſt répanduë parmi les Gens diſtingués par leur rang, par leur naiſſance, & par leurs biens. Il n'y a que la Canaille qui ſoit exemte de ce Vice, qu'on appelle la Vertu des Honnêtes-Gens. Je ſouhaiterois pour le bien de ces Peuples, qu'ils vouluſſent donner audience à notre Raiſon Sauvage. Elle leur aprendroit que leurs Maximes ſur cet article ne peuvent avoir été introduites que par des Scélerats, & qu'elles ne tendent qu'à proteger la Scélerateſſe & le Menſonge, & à opprimer la Juſtice & la Verité.

Il y a pourtant ici des moyens pour dire à un Homme qu'il a menti, ſans courir riſque de la vie. Il faut avoir un certain eſprit, & ſavoir mentir un peu plus adroitement que les Menteurs de profeſſion. Si un Voyageur vient te dire, qu'il a vu chez les Topinambours un Chou d'une groſſeur ſi prodigieuſe qu'il eut pu nourrir une Armée de cent mille hommes pendant huit jours, il ne faut pas nier le fait: il faut dire que ſans avoir été ſi loin, tu as vu faire une Chaudiere d'une ſi prodigieuſe circonférence, que les Ouvriers qui étoient au milieu n'entendoient pas les coups de marteau que frappoient les Forgerons qui étoient à côté. Et s'il te demande à quel deſſein on faiſoit cette Chaudiere, il faut répondre, pour cuire votre Chou. Si tu n'as pas cette dexterité, il faut te taire, & encenſer à un Sot qui te conte des ſottiſes. Voilà le ſeul moyen qu'on puiſſe trouver pour ne pas choquer l'honneur

des

des Honnêtes-Gens. Il eſt appuyé ſur un petit point d'équilibre, qu'il ne faut qu'un rien pour le faire trebucher ou pour l'abbattre. Il n'en eſt pas de même du tien, & de celui des Sauvages. Il eſt fondé ſur la pratique conſtante des Actions Louables & Raiſonnables; & ce qui eſt pour nous un moyen sûr de le conſerver, eſt ici un moyen immanquable pour le perdre. Porte-toi bien, & ſouvien-toi qu'il y a un Païs où l'Honneur oblige à laiſſer mentir les autres en repos.

FIN.

LET-

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE VII.

ZAKARA A KAROKAJO.

JE sai une nouvelle, Cher, KAROKAJO, & je vais t'en faire part. L'Homme est libre, d'où je conclus qu'il lui faut un Maître. Voilà un Argument invincible selon les principes de la Raison Civilisée; & si tu n'en sens pas d'abord toute la for-

Experience fut-elle cent fois plus funeſte qu'une *Ignorance invincible*, qu'on ne connoît que chez les Docteurs Scholaſtiques, il faut ceder, elle ne veut point qu'on lui replique.

Ne vien point me citer pour exemple les Peuples inſenſés du Pérou & du Mexique, ou d'autres ſemblables Nations de l'Amérique, plus folles mille fois que toutes les autres Nations de la Terre, parce qu'elles ont renoncé aux Maximes de notre Raiſon Sauvage, & qu'elles n'ont imité celles des Nations Civiliſées, que comme les Singes imitent les actions des Hommes. Ce n'eſt point d'elles qu'il s'agit dans cette theſe. La Raiſon Civiliſée ne penſoit point à elles, quand elle a fait ce beau raiſonnement pour le Bonheur de ſes Peuples. L'Homme eſt libre, & par-là il lui faut un Maître.

Il y a en Europe une Nation qui s'aviſa follement de trouver à redire à cet Argument, elle ne balança pas

à

force & toute l'évidence, c'eſt à ton ignorance que tu dois t'en prendre, car ce Raiſonnement eſt juſte & ſans replique dans ce Païs ; & quand il ne ſeroit pas également vrai dans le nôtre, cela n'en peut diminuer la force ; il eſt fait pour cet Hémiſphere, & non pour celui où nous ſommes nés.

Je ſai que ce Raiſonnement te paroîtra ridicule au premier coup d'œil, parce que tu n'as jamais été à d'autre Ecole qu'à celle de la RAISON Sauvage, qui ne veut écouter d'autre Docteur que le Bon-Sens, & qui rejette tout ce que ce grand Maître n'approuve pas. Juſques là tu as raiſon : mais ne t'imagine pas que les Gens de ce Païs ayent tort, parce qu'ils penſent le contraire.

Tu ne ſaurois diſconvenir que ton Bon-Sens ne doive ceder à l'Expérience, ſi elle vient à lui démontrer le contraire, *Experientia rerum magiſtra.* C'eſt devant cette Souveraine que le Bon-Sens doit baiſſer la lance.

Cette

à dire qu'il étoit ridicule, elle voulut ſe ſignaler en raiſonnant tout au rebours des autres. *L'Homme eſt libre*, dit-elle, *& par conſequent il n'a pas beſoin de maitre.* Sottiſe toute pure ! Cela ſeroit bien raiſonné pour des Sauvages qui habitent nos Forêts. Cette Nation a appris à ſes dépens, que ce qui étoit bon pour nous étoit un poiſon pour elle. Voici ce que j'en ai oui dire.

Les Corſes ſont la Nation dont je te parle. Ils habitent un Païs que la Nature avoit ſéparés du Continent de l'Europe. Mais aujourd'hui toutes les Nations de la Terre ſont auſſi voiſines, que ſi elles étoient jointes les unes aux autres. L'Océan n'eſt plus une barriere qui ſepare les Peuples, ou qui les rend inconnus les uns aux autres. Au-contraire, ce ſont les Mers qui ſe trouvent entre les Peuples qui les rendent voiſins.

Tu ſais deja que les Européens ont trouvé le merveilleux ſecret d'aller d'un

d'un Hémiſphere à l'autre ſans ſortir de leurs maiſons, on ne ſauroit inventer rien de plus commode pour voyager. Que les Phyſiciens vantent tant qu'ils voudront l'avantage qu'a la Tortue au-deſſus des autres Animaux, il n'égale pas celui que les Européens ont ſur cet Animal amphibie. Il y a bien de la différence entre porter ſa maiſon pour voyager, ou faire un voyage en ſe faiſant porter dans ſa maiſon.

Tu peux bien croire qu'un Peuple Inſulaire n'ignoroit pas ce beau ſecret, & qu'il devoit être plus fait que qui que ce ſoit à cette maniére de raiſonner. La Mer ſepare cette Nation des autres, & par conſéquent les Nations dont elle eſt ſeparée par les Mers ſont ſes voiſines, & peuvent mettre le pied chez elle quand elles voudront. Mais la Fureur de ſe diſtinguer par de nouvelles manieres de raiſonner, fait faire de grandes ſottiſes. Voilà un Principe que tu ne

dois jamais perdre de vue, s'il te prend envie de paſſer en Europe. Les Corſes ont appris qu'il ne faut point s'en écarter. Je pourrois bien t'en nommer d'autres, mais il ſuffit de te dire que l'expérience a rendu ce Principe inconteſtable dans l'Ancien Monde.

Mille idées bizarres vinrent à rouler dans l'eſprit de ce Peuple Inſulaire. La Mer nous ſert de rampart. Nous avons droit de Sceptre & de Couronne, & nous ſerons les eſclaves d'une troupe de Particuliers qui forment un Senat, qui doit lui-même baiſſer la voile devant toute Nation qui porte Pavillon Royal! Nous avons droit de nous elire un Maître, & nous ſouffrirons qu'on nous en donne une centaine, & qu'on ne s'informe pas ſeulement s'ils nous plaiſent

Ancienne valeur de nos Peres, où es tu! dit l'Orateur. La voilà, dit le Petit-Peuple en ſe montrant: on fait des fêtes, on ſe réjouit de l'avoir trouvée: tout eſt Maître comme rat

en paille, depuis le plus grand juſqu'au plus petit : on arbore l'étendard de la Rebellion, on ſe maſſacre, le bonheur commence ordinairement par-là. C'eſt un vilain commencement, diras-tu. Je n'en diſconviendrai point, mais les ſuites ſont encore plus funeſtes.

Tous les malheurs viennent fondre à-la-fois ſur ce Peuple infortuné, pour le ranger à ſon devoir, & lui apprendre à ne plus raiſonner que conformément aux Loix de la Raiſon Civiliſée. Enfin tout ce qu'on put trouver alors de plus raiſonnable, fut de le faire paſſer de nouveau ſous le joug de ſes anciens Maîtres, qu'il venoit d'appeller ſes tyrans.

Lorſqu'on s'eſt fait à une maniere de raiſonner, on ne s'en défait pas facilement. On a vu de jeunes Huguenots qu'on avoit enlevés à leurs Parens pour les fourrer dans des Cloîtres ; on a vu, dis-je, ces Génies puériles faire tourner la cervelle à de

vieux

vieux Docteurs, qui s'étoient mis en tête d'en faire de bons Catholiques. Ne va pas t'imaginer que cela ne regarde que la Religion, cela s'étend juſques dans la Politique. Un Peuple qui a reſpiré l'air Républicain, Démocratique, ne ſe fait pas facilement à une autre forme de Gouvernement.

Le même tems qui vit ce Peuple ſoumis, le vit de nouveau révolté. A peine avoit-il mis bas les armes, qu'il les reprit. Des malheurs nouveaux ſuivirent encore de près la nouvelle maniere de raiſonner. Ce Peuple ouvre enfin les yeux, & s'écrie. La Raiſon n'a pas tort. Il nous faut un Maître, c'eſt là le moyen de nous affranchir de nos malheurs. On tourne toute ſon activité de ce côté-là. On cherche un Maître par toute l'Europe, ſans en trouver. J'ai eu bien de la peine à croire qu'on pût craindre d'en manquer. Mais ſans faire un voyage en Corſe, j'ai pu me convaincre de cette vérité. J'ai vu au bas des dégrés

du Palais une multitude de Miſerables qui cherchent des Maîtres, & qui ne craignent rien tant que de n'en pas trouver.

L'Anarchie eſt de tous les Etats le plus malheureux ; parce que chacun veut être Maître, ſous prétexte de n'en vouloir point du tout. Tu peux t'imaginer la confuſion que cela doit occaſionner dans un Etat. Rien n'égaloit le malheur de ce Peuple, lorſqu'il ſe vit ſans Maître. Il lui en falloit un à quelque prix que ce fût, & la néceſſité fut ſi grande, qu'il en chercha dans des Païs ſi barbares, qu'on ne leur donne pas d'autre nom que celui de Barbarie, c'eſt-à-dire un Païs où l'on ne doit jamais aller chercher un Maître. Mais la Raiſon de l'Ancien Monde a dirigé les choſes de telle façon, qu'il vaut mieux avoir un méchant Maître, que de n'en point avoir.

On reçut en Corſe un ſecours de Barbarie. La Fortune, à qui on creva autre-

autrefois les yeux, l'avoit fait à la hâte, & presque sans savoir ce qu'elle faisoit. Elle y avoit mis par hazard un Homme, que son courage avoit fait captif, lorsque cette Déesse s'étoit déclarée pour les Barbares. Comme elle se plaît à faire de tems en tems des coups d'éclat, elle éleva sur le Trône de cette Isle celui qu'elle venoit de mettre aux fers en Barbarie, & donna à ce Peuple une nouvelle face, en lui donnant une nouvelle forme de Gouvernement.

Ce nouveau Roi s'est signalé par son courage; il a battu ses Ennemis en plusieurs rencontres; le nom de THEODORE I. est dans l'Isle de Corse, ce que celui de DION étoit autrefois à Syracuse; & si ses progrès n'ont pas été si subits & si extraordinaires que ceux de ce grand Capitaine qui conquit un Royaume avec deux Vaisseaux, ne va pas croire que l'Amour de ses Peuples en soit moins vif que celui des Syracusiens le fut pour

pour DION. Il faut attendre la ſuite des évenemens, pour dire juſqu'à quel point peut aller le parallele qu'on en peut faire.

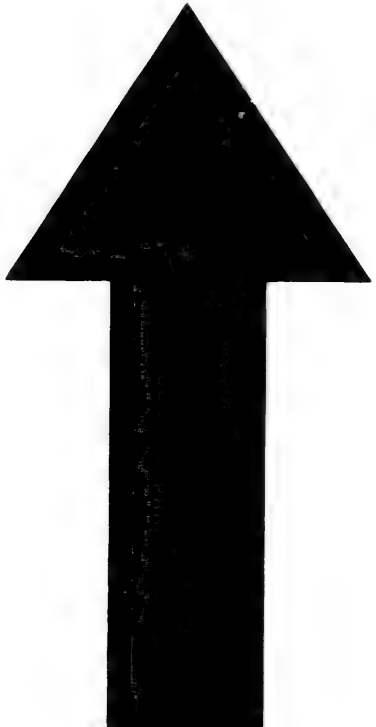
Selon toutes apparences ce Peuple ne manquera pas de Maître, on arme de toutes parts pour lui en donner : & ne timagine pas qu'on conſultera ſon goût pour le ſatisfaire, on n'a pas tant de complaiſance pour un Peuple revolté, & cela ne ſe doit pas pour de bonnes raiſons. Ce nouveau Roi ſera fort heureux, s'il reſte victorieux ; & s'il vient à être vaincu, il ne faut pas qu'il ſe plaigne ſi on lui fait grace de la vie, car cela ne ſe pratique guères ; mais je ne crois pas qu'il s'y attende ; car on a voulu l'empêcher de ſe tromper ſur cet article. La Raiſon de ce Païs a pris de ſi sûres précautions pour le détruire, que je ſerai bien ſurpris ſi ſa valeur & ſon courage peuvent le ſauver.

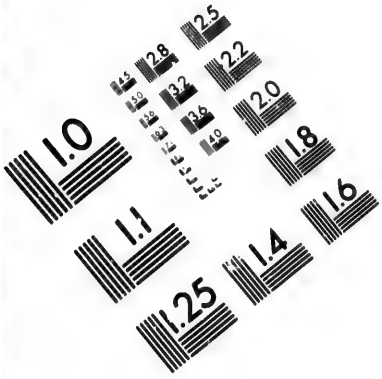
La bravoure ne peut tenir contre des Aſſaſſins. Une expérience jour-

na-

naliere avoit apris ce malheureux ſecret aux Italiens bien long-tems avant qu'on ſçût qu'il y avoit un Roi THEODORE, & c'eſt à ce ſecret que ſes Ennemis ont recours. Ils ont mis ſa tête à prix. Les Pretoriens mirent bien autrefois l'Empire à l'encan, & le vendirent ſans en [illegible] Maîtres. Il n'y a rien de tel [illegible] tours extraordinaires, les conſéquences qui s'en enſuivent le ſont auſſi. On va voir un Sujet qui vient de faire ſerment de fidelité à ſon Roi, tremper ſes mains dans le ſang de ſon Souverain, ſans craindre le châtiment des Parjures & des Parricides. On verra bien autre choſe, le Crime aura la récompenſe de la Vertu. Je ſai bien que d'un Héros on n'en peut pas faire un Aſſaſſin, mais d'un Aſſaſſin on en va faire un Héros. Nos Sauvages ne ſavent pas ces ſecrets, mais il eſt bon d'ignorer quelque choſe.

Si ce Roi eût eu le bonheur de ſe trou-





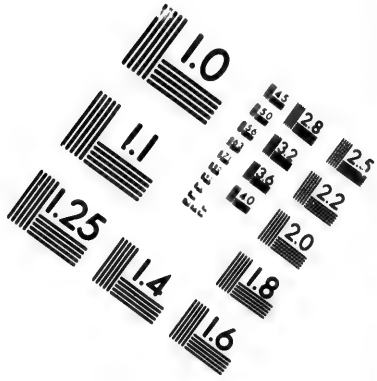
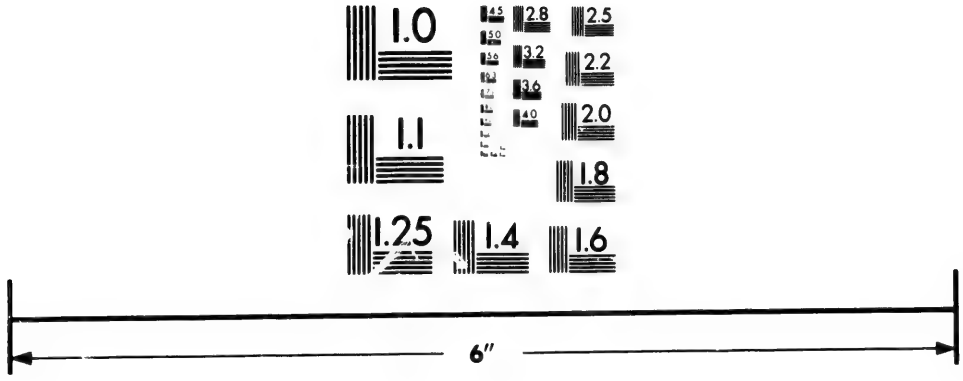
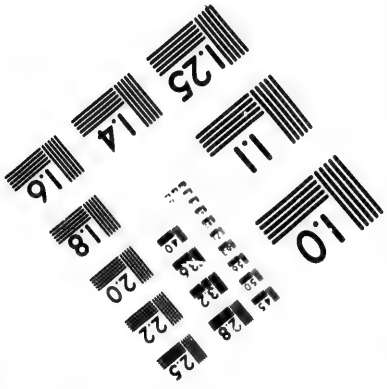


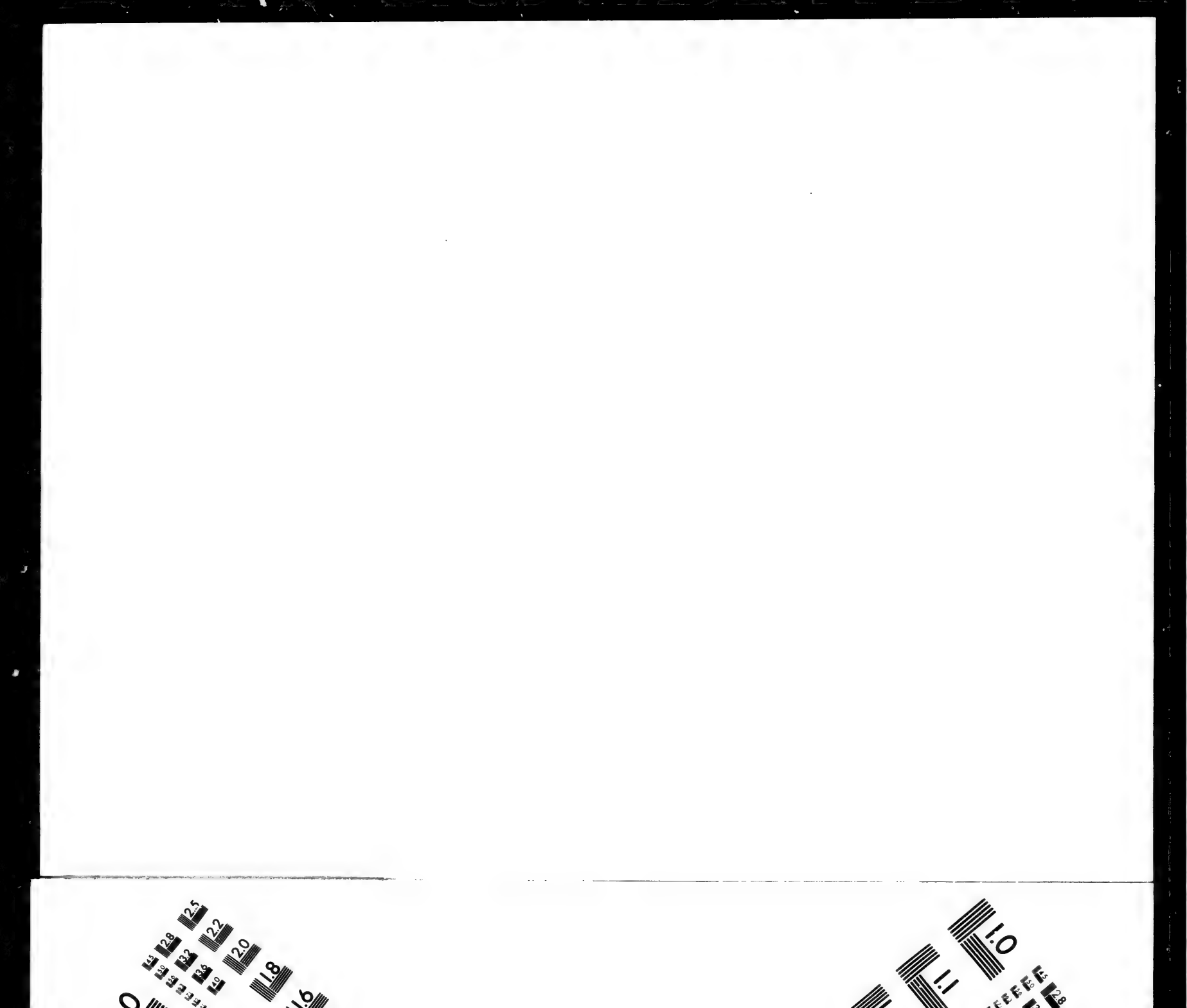
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



trouver à la tête d'un Peuple que ſon Dieu a abandonné pour ſes crimes, & qui ſe trouve aujourd'hui répandu par toute la terre où on ne le tolère que pour le rençonner & humilier ſon orgueil ; ſi dis-je, THEODORE ſe fut trouvé à la tête des Juifs, ſon regne eût été bien plus tranquille. Un Roi élu par ce Peuple étoit Roi dans les formes, on ne lui demandoit pas plus s'il étoit fils de Roi qu'on le demande aujourd'hui à l'Empereur des Perſes. DAVID étoit auſſi réellement Roi que SALOMON. Mais cette loi a reſté en Aſie, & a été abrogée en Europe, pour faire place à une nouvelle, qui ne favoriſe pas l'Election Populaire. Je pourrois te citer une foule de Rois malheureux, parce que leurs Droits étoient fondés ſur ce vieux Dicton. *Vox populi, vox Dei.* Ce n'eſt qu'en Corſe que ce Proverbe eſt en uſage, on va leur apprendre à parler un langage nouveau, & leur montrer que la Voix de Dieu & celle du Peuple ſont deux.

Je

Je ne ſuis qu'un ſimple Sauvage moi, & j'y trouve une grande différence.

Je n'entens parler ici que des affaires des Corſes. On trouve du myſtere dans tous ces évenemens, on en trouve juſques dans le nom de leur Roi, chacun raiſonne à ſa fantaiſie ſur cet article, les uns le louent, & les autres le blâment. Pour moi je fais comme les anciens Eſpagnols, j'attens l'événement, pour dire un tel fut ſage en tel tems, & fou dans tel autre. Tout ce que je puis t'en dire pour le préſent, c'eſt que ce Roi s'eſt montré intrépide, rien n'a pu ébranler ſon courage. *qui craint la mort n'eſt pas digne de vivre*, c'eſt la réponſe qu'il a fait à quelques Amis, qui lui conſeilloient de préferer une vie tranquille à une vie pleine d'agitations & de troubles. Le fameux PYRRHUS mépriſa un ſemblable conſeil, que lui donnoit un de ſes Confidens, & fut ſe faire caſſer la tête par une Femme dans Argos. Qui ſait ce qui arrivera au Guerrier dont je te parle ? Porte-toi bien. FIN.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE VIII.

ZAKARA A KAROKAJO.

DAns ma *V. Lettre* je t'ai dépeint d'après nature les deux Divinités qui se disputent l'encens de l'Europe depuis deux-cens Ans, qu'elles ont arboré leurs étendarts l'une à l'opposite de l'autre. Il y a dans leur procédé quelque chose d'extraordinaire

naire. Elles ſe gouvernent toutes deux par une eſpece de politique, dont je ne puis découvrir les reſſorts. Ce ſeroit là une découverte d'importance, mais malheureuſement je ne puis m'adreſſer qu'à des gens qui n'en ſavent pas plus que moi.

On a vu bien des fois leurs Dévots ſe battre comme des Enragés, & s'égorger les uns les autres dans un Champ de bataille pour la gloire de leurs Dieux, ſans qu'on ait vu ces Dieux ſe préſenter à leur tête pour prendre part à leur querelle. Toujours animés d'un zèle furieux, les Partis tantôt victorieux & tantôt vaincus, ont porté le fer & le feu dans les Temples que ces Dieux avoient fait bâtir pour y faire leur réſidence, afin d'être plus à portée d'écouter les plaintes & les requêtes de leurs Devots, & d'y répondre ſelon qu'ils y aviſeroient.

Ces Lieux reſpectables où réſidoit la Divinité, ont ſupporté le plus

grand

grand poids de la fureur de leurs Ennemis victorieux, on les a profanés, on a renverſé leurs Autels, & détruit entierement les Temples mêmes, ou ſi on en a conſervé quelque choſe, ce ſont des Maſures ſuperbes, qui ne ſubſiſtent que pour inſulter à la gloire du Dieu du Parti vaincu. Peut-être te figures-tu de voir ces Dieux éperdus chercher, au milieu des flammes, un paſſage pour ſe derober à la rage de leurs Ennemis. Rien moins que cela. Tout eſt ici extraordinaire. Rien ne ſe fait dans l'ordre naturel que nous voyons en Amérique.

Tu n'as que des yeux foibles, qui ne ſauroient voir les prodiges que j'ai vu ici. Je veux te faire un preſent d'une paire de ces yeux perçans qu'on a inventé en Europe; on les appelle *Microſcopes* & *Teleſcopes*. Tu pourras voir alors ce qui ſe paſſe dans la Lune, & découvrir bien des choſes au Firmament, que tes ſimples

ples yeux n'auroient jamais pu y voir. Tu pourras voir l'ame d'un Ciron dans le corps de ce petit animal. Tu la verras attentive à renvoyer les esprits vitaux dans les endroits où il en eſt beſoin. C'eſt avec ces yeux perçans, que des Curieux ont contemplé les embrâſemens de ces Temples, pour voir s'ils n'en verroient pas ſortir les Génies tutélaires. Il faut encore travailler à nouveaux frais avec ces yeux perçans. On n'a rien vu, & pour voir la Divinité ils n'ont pas plus de force que les tiens.

Ces orgueilleux Savans ont dit tout net, *Je n'ai rien vu ſortir, donc il n'y avoit rien.* Cela ſeroit bien raiſonné pour un Juge du Palais, qui ne reçoit que les preuves *de viſu & auditu*, c'eſt-à-dire des témoignages ſurs & certains. On auroit beau dire à ces Meſſieurs, un tel a commis un meurtre en tel tems & en tel endroit, j'en ſuis aſſuré. Tout le monde regarde pour voir ſi l'Accuſé étoit

alors dans l'endroit marqué : on n'y trouve, ni Meurtrier, ni Homme aſſaſſiné, & l'on ſait qu'ils ſont vivans ailleurs. Mais tout cela ne fait rien. Mon témoignage eſt certain, je l'ai vu par les yeux de la Foi, qui ſont bien plus infaillibles que ceux du Corps. Ces judicieux Magiſtrats regarderoient comme fou cet Illuminé de la Foi, & il ſeroit fort heureux s'il en étoit quite pour cela.

Mais il n'en eſt pas de même du Tribunal de la Religion. J'ai penſé être brûle vif moi pauvre ignorant Americain, pour m'être imaginé qu'on pouvoit faire valoir en tout tems un témoignage *de viſu*. J'ai été à l'Egliſe, pour voir ſi j'y verrois ce Dieu de la Meſſe que tout le monde y voit & n'y voit pas. J'ai dit avec cette naïveté naturelle de notre Païs, je n'y vois rien, & je n'y vois point de Dieu. Juſques-là on plaignit mon triſte ſort. C'eſt dommage, dirent les Dévots, que ce pauvre homme ne ſoit pas illuminé. J'ai

J'ai été plus loin, j'ai voulu faire le raiſonneur, j'ai dit, *Je n'y vois point de Dieu : donc il n'y en a point.* Il faut que vous ſoyez fous vous autres pour..... On ne me donna pas le tems d'achever, on ſe jetta ſur moi, j'allois être mis en pieces ou reduit en cendres, lorſqu'un Huguenot Catholique me donna le meilleur conſeil du monde. Dites ſeulement que vous étiez aveugle, mais qu'à preſent vous voyez.

Tu ſais, Cher KAROKAJO, que je n'aime pas à mentir ; j'aimerois mieux mourir, que dire une menterie entiere ; enfin, dis-je à mon Avocat, qui l'étoit réellement & bon Avocat, quoiqu'il ne fût pas gradué, s'il ne falloit qu'une demi-menterie pour me ſauver, je m'y déterminerois. Il n'en faut pas davantage, me dit-il : Dites ſeulement *j'y vois*, & dans le cœur achevez *comme dans un four.* Le conſeil a réuſſi.

J'ai depuis remercié cent fois cet

Auteur de mon ſalut, je lui ai avoué que je n'étois venu ici que pour ſatisfaire ma curioſité & la tienne, & je l'ai prié de vouloir me donner quelques éclairciſſemens. C'en fut aſſez pour le porter à rompre avec moi. Je ſai ce que je ſai, me dit-il, & je n'en fais part à perſonne pour de bonnes raiſons : Mais allez en Hollande ou en Angleterre, vous y trouverez des Docteurs payés pour enſeigner publiquement ce que nous penſons. Cher Ami, me dit-il, je ne puis plus avoir de fréquentation avec vous, je me perdrois, & vous perdrois peut-être vous-même, nous ne nous ſommes plus vu depuis ce tems-là.

Voilà un étrange Païs, & ce que je trouve encore de plus étrange, c'eſt que je ne puis me réſoudre à le quitter. Je veux cependant m'inſtruire pour t'inſtruire enſuite toi-même, mais je ne puis avoir aucun éclairciſſement certain avec les Vivans, par où je me vois obligé d'en chercher par-

parmi les Morts. C'eſt là encore une enigme pour toi, mais facile à deviner. Après que les Mortels eurent trouvé l'Art de coucher par écrit leurs penſées dans le même ordre qu'ils les conçoivent, non par des Hiéroglifes, mais avec les Caracteres dont nous nous ſervons, ils firent un Corps d'Hiſtoire pour laiſſer à la Poſterité la connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé dans les tems antérieurs. C'eſt bien dommage qu'on n'en ait pas laiſſé la commiſſion aux Américains, ou bien à des gens qui leur reſſemblent, & qui ſe feroient ſcrupule de dire plus de la moitié d'une Menterie: on ne feroit pas ſi incertain, pour porter un jugement ſur les choſes mêmes les plus récentes. On peu cependant parvenir à une certitude morale, pourvu qu'on veuille regarder tout ſans prévention. C'eſt ce qui me reſte encore; car pour de la hardieſſe & de la liberté, je n'en ai plus qu'avec toi.

On ſeroit trop heureux dans ce Païs, ſi l'on y jouiſſoit de cette Liberté de conſcience dont on jouit en Amérique. Rien n'égaleroit la gloire des François s'ils pouvoient ſecoue le joug peſant de la Superſtition. Toutes les preuves que je pourrois t'en donner, n'égaleroient pas celles que tu pourrois avoir d'un coup d'œil, ſi tu étois à Paris. Leur induſtrie étale par-tout des Chefs d'Oeuvre, qui ſemblent avoir été travaillés par des Mains Divines.

Le Marbre, le Bronze, la Toile y ſont travaillés avec tant d'art, qu'il ſemble n'y manquer que la parole. La Magnificence, l'Ordre & la Commodité de leurs Bâtimens ſurpaſſent tout ce que les plus habiles Architectes ont inventé en Amerique. Un Sauvage n'eſt pas capable de faire la deſcription de toutes les Merveilles qu'on voit ici. Il ſemble que la Nature & les Elémens obéiſſent à la main de ce Peuple, il fait remonter les torrens à leur ſource pour les faire paſ-

paſſer par-deſſus les montagnes.

Les François ont un eſprit vif, pénétrant, qui vient à bout de découvrir ce qu'il y a de plus caché dans les Secrets de la Nature. Il n'y avoit que la Superſtition & la Prévention pour de vieilles Maximes, qui puſſent donner une entorſe à leur eſprit, & les rendre ridicules à toutes les Nations de la terre. Il n'y a point de Peuple au monde en qui on voie un mélange ſi extraordinaire de Sageſſe & de Folie.

Les Nations futures ne pourront jamais croire, que ce Peuple ait été ſi ſage & ſi fou tout-à-la-fois. Ils reſſemblent aux Egyptiens du tems de SESOSTRIS, qui faiſoient trembler les Nations les plus reculées, tandis qu'eux-mêmes trembloient aux pieds de la Figure d'un Animal élevée ſur leurs Autels. On voit ici ce Peuple inſenſé ſe proſterner aux pieds d'un Autel, qui n'eſt enrichi que de la Figure de St. Roch & de ſon Chien. Là une foule de Dévots vien-

viennent manger un Dieu caché ſous la Figure d'un Morceau de Pain avec le même appétit, que les Egyptiens mangeoient un Dieu caché ſous la Figure d'un Oignon. Et ceux-ci, encore plus fous que les Anciens, oſent appeller les autres inſenſés : comme s'il étoit plus ridicule d'adorer un Dieu caché ſous la Figure d'un Oignon, que de le manger ſous la Figure d'un Morceau de Pain, ou de placer ſur des Autels la Figure d'un Chat, que d'y mettre celle du Chien de St. *Roch* ou celle du Cochon de St. *Antoine*.

Les Egyptiens firent écorcher tout vif un Soldat Romain, pour avoir donné un coup de fouet à un Chat; & ce Peuple brûle vif un Huguenot, qui dit ſimplement qu'il eſt ridicule de placer ſur un Autel la Figure d'un Animal, ou quelqu'autre Image, parce que le Dieu d'*Abraham*; d'*Iſaac* & de *Jacob*, a fait un Commandement exprès à ſon Peuple, & qu'il lui a dit. " Tu ne te feras aucune ima-

" image taillée des choſes qui ſont là-
" haut au Ciel, ou ici bas ſur la Terre,
" ni de celles qui ſont au-deſſous de la
" Terre. Tu ne te proſterneras point
" devant elles, ni ne les ſerviras. Car
" je ſuis l'Eternel ton Dieu, le Dieu
" fort qui eſt jaloux, puniſſant l'ini-
" quité des Peres ſur les Enfans, &
" faiſant miſericorde en mille Géné-
" rations à ceux qui m'aiment & qui
" gardent mes Commandemens. "

Ta ſurpriſe ſera bien plus grande, lorſque tu ſauras que ceux qui placent la Figure d'un Chien & d'un Cochon ſur les Autels, ſont les premiers à dire que c'eſt leur Dieu qui a fait ce Commandement, & non le Dieu des Huguenots. Cela veut dire que le Dieu des François fait des commandemens, & que ſes Ennemis les obſervent. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & dis-moi ſi l'on doit faire plus de cas de la Religion d'un Peuple qui desobéit à ſon Dieu, que de la Fidelité d'un Sujet qui mépriſeroit les Ordres de ſon Roi. FIN.

LET-

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE IX.

ZAKARA A KAROKAJO.

LES Femmes de ce Païs ſont auſſi belles qu'elles veulent l'être, elles ont un teint de lis & de roſe lorſqu'elles veulent, il ne leur en coute que deux heures de tems pour faire ces prodiges. Si tu avois vu une Femme du bel air avant de s'être miſe à ſa

ſa toilette, tu ne pourrois t'imaginer que ce fût là cette Beauté dont on parle tant : & ſi tu la voyois deux heures après, ta ſurpriſe ſeroit bien plus grande encore, tu ne pourrois croire que l'Art fût capable de faire des changemens ſi extrordinaires.

Un Homme de condition ſe couche le ſoir avec une Femme qui l'eut diſputé à la fameuſe *Hélene*, dont la beauté fut ſi fatale au Royaume de *Priam*. Mais quelle doit être ſa ſurpriſe, quand il voit à ſon reveil cette beauté changée en un Monſtre hideux plus horrible que la tête de *Méduſe* gravée ſur l'Egide de *Pallas* ! Tu te repréſentes peut-être cet Homme épouvanté fuir dans les appartemens les plus reculés de ſa maiſon, s'imaginer que quelque *Jupiter* lui a joué un tour ſemblable à celui d'*Ixion*, ou qu'il a embraſſé quelque choſe de plus ridicule qu'un nuage. Voilà les idées qui ſe préſentent d'abord à un Sauvage, qui n'eſt point habitué à voir

des

des prodiges, & qui n'a jamais rien vu que ce qui se passe dans l'ordre naturel. Il n'a jamais reconnu aucun changement dans le teint ou dans le couleur d'une Americaine à son lever: s'il s'y trouve quelque chose d'extraordinaire, c'est que la satisfaction de la nouvelle-Mariée repand de nouvelles graces sur son visage à son reveil. Un Européen seroit aussi surpris de trouver sa nouvelle Epouse plus belle à son lever, qu'un Américain pourroit l'être de voir une belle Femme métamorphosée en guenon pendant l'obscurité de la nuit.

Ne va pas t'imaginer que ce soit là une regle si generale, qu'elle n'ait point d'exception. Toutes les Femmes ne sont pas également habiles. Elles ne savent pas toutes se faire un nouveau visage, & réparer le dommage que les années ont fait à l'éclat de leur teint. Il n'y a que les Dames du bel air, qui sachent faire de telles merveilles. La Femme d'un Artisan

tiſan, Villageoiſe, ne ſavent ce que c'eſt de paroître plus belles que la Nature ne les a faites. Elles manquent de ces agrémens emprantés, parce qu'elles n'ont pas de quoi les payer. S'il s'en trouve parmi elles qu'elques-unes qui imitent les Dames du bel air, c'eſt que leur ambition les porte à vouloir plaire à d'autres qu'au Petit-Peuple.

Un Homme de qualité ne refuſe jamais d'encens à la Beauté. Si la Griſette eſt plus belle que la Dame de Cour, elle aura la Pomme d'Or *detur pulchriori.* On ne ſe deshonore point ici en voltigeant de Belle en Belle. L'inconſtance des Hommes porte le titre honorable de Galanterie, & c'eſt pour fixer leur légereté, que les Femmes ont inventé le moyen extraordinaire de ſe faire tous les jours un nouveau viſage. Voilà les armes qu'elles ont coutume d'employer, pour faire des conquêtes & pour les conſerver.

Un Héros ne perd rien de ſa gloi-

re, s'il se laisse vaincre par des armes si foibles. On a vu des *Hercules* de nos jours s'en faire autant de céder aux charmes d'une *Omphale* plâtrée, que d'abattre les têtes renaissantes de l'*Hydre*. On trouveroit ridicule qu'un Juge fît plus de cas des raisons d'un Avocat, que du coup d'œil gracieux d'une belle Femme. Si un Homme élevé en dignité veut faire le fort, & résister à la puissance des attraits qu'une habile Femme a sçu placer sur son visage, ne t'imagine pas qu'on lui fasse beaucoup de grace: on dit qu'il n'a jamais été homme, ou qu'il a cessé de l'être. Je ne sai si ce raisonnement est bien juste: mais tout le monde convient, que le plus sûr moyen d'obtenir une Charge, un Bénéfice, c'est de les faire solliciter par une Femme qui sort de sa toilette: l'experience a si souvent démontré ce fait, qu'il seroit ridicule de s'amuser à le prouver.

La Beauté a eu de tout tems un grand

grand aſcendant ſur l'eſprit & ſur le cœur des Hommes, ils ont toujours fait plus de cas des attraits de *Vénus* que de la ſageſſe de *Minerve*. Les Femmes ont trop ſenti la force de leurs charmes, pour negliger de les cultiver. Elles ont tourné toute la force de leur eſprit de ce côté-là. Elles ſe ſont attachées à ſe rendre belles, & ont porté cet art au plus haut point de perfection. Ce trait ſeul eſt capapable de démontrer, qu'il n'y auroit rien qui pût reſiſter à l'activité de leur génie, ſi elles vouloient faire eſſai de leurs forces.

Quoique par les Loix du Gouvernement de ce Païs les Femmes n'ayent point l'avantage de monter ſur le Trône, & de s'aſſeoir ſur les Sieges de la Juſtice, ou de commander à le tête des Armées, leur pouvoir n'en eſt pas moins grand, elles ont part aux plus grands Evenemens. Tu pourras facilement le concevoir, ſi tu viens à conſiderer qu'une Femme

qui s'eſt renduë maîtreſſe de l'eſprit & du cœur d'un Général ou d'un Homme qui eſt à la tête des Affaires, doit avoir autant d'influence ſur leurs actions, qu'un Joueur de Marionnettes en a ſur les mouvemens extraordinaires de ſes poupées.

On voit de tems en tems un petit nombre de Sages, ſe récrier contre de tels abus. On les entend chanter victoire, parce qu'ils s'imaginent que nous ſommes venus à ces tems heureux qu'a prédit *Virgile* dans ſes *Eglogues*. Ils diſent que le Siecle d'Or, qu'on a ſi long-tems attendu, eſt enfin venu. Cette illuſion vient de ce que ces tems-ci ſont plus heureux que les tems paſſés, & qu'on voit quelques-uns de ces Arbitres de la Terre s'élever au-deſſus de la ſageſſe de SALOMON, & en avoir les vertus ſans en avoir les défauts. On les voit ſuivre un ſyſtême nouveau. Les intrigues des Femmes n'ont plus d'influence dans les grands deſſeins de l'E-

l'Etat. Voilà, dit-on, pourquoi tout réuſſit.

Les deſſeins des Grands ſont cachés, Cher KAROKAJO, & les plus Clairvoyans ne peuvent en ſonder les profondeurs, on n'en voit que les effets, voici tout ce qui en paroît actuellement. La ſageſſe de ceux qui ſont à la tête du Gouvernement, exécute des deſſeins que tous les Héros du tems paſſé, & des Armées de 700000. hommes entreprennent ſans ſuccès. C'eſt là la moindre des merveilles qu'on voie aujourd'hui. La Face du Royaume a changé du tout au tout.. On a rétabli le Commerce, la Navigation, les Finances. Enfin ce Royaume où les Affaires paroiſſoient ſi délabrées, a paſſé tout-à-coup au point le plus floriſſant où puiſſe parvenir une Monarchie. Il ſe ſoutiendroit toujours dans ce point d'élévation & de gloire, ſi les Auteurs de ſon bonheur ne ceſſoient jamais de vivre, ou qu'ils tinſſent toujours la même conduite.

Ne crois pas, Cher KAROKAJO, que je te déguiſe la verité. Je te parle en veritable Sauvage, & ſi je te raconte des choſes extraordinaires, ſache qu'elles n'en ſont pas moins vraies pour cela. Je regarde toujours les choſes avec un œil deſintereſſé. Et ſi je m'attache ſi fort à détruire les ſoupçons que tu pourrois avoir de ma ſincérité, c'eſt que je te raconte des choſes qui ſont réellement vraies ſans avoir beaucoup de vraiſemblance. Les Sages célebrent le bonheur de leur ſiecle, ils s'imaginent de voir bien-tôt le bon exemple de leurs Chefs, faire des changemens auſſi extraordinaires dans le cœur & dans la conduite des autres Membres de l'Etat, qu'ils en ont fait dans la ſituation extérieure des Affaires du Royaume. Mais ces Sages ſe trompent. Il eſt vrai que la conduite des Grands d'un Etat a une grande influence ſur celle des Particuliers, mais c'eſt lorſqu'elle n'eſt pas bien re-

reglée. Si elle eſt ſans reproche, on admire des modeles ſi extraordinàires, mais on ne les imite point.

Les Dames vont toujours leur train. Elles ſeroient bien fâchées d'épargner un peu de Blanc ou un peu de Rouge, pour apaiſer ces caquets. Elles ſe moquent des ſottes réflexions des Philoſophes, & diſent que c'eſt pour ſe venger du mépris que le Beau Sexe a pour eux, qu'ils philoſophent aujourd'hui ſi ridiculement ſur les cauſes & ſur leurs effets. Il faut être Philoſophe, diſent-elles, pour s'imaginer que la Proſperité d'un Etat vient de ce que les Intrigues des Femmes n'y ont aucune part. Elles ſentent bien toute la malice de ces Obſervations Philoſophiques. C'eſt leur reprocher indirectement de n'avoir pas aſſez de beauté, ou de n'être pas habiles pour ſe rendre belles. Mais j'en ſai mieux la veritable raiſon, que tous ces gens-là. C'eſt que les vrais Sages, & les veritables Maî-

tres, n'en ont pas beſoin.

Il n'y a point de Peuples ſi ennemis l'un de l'autre, que les Femmes & les Philoſophes. Une Femme ne ſauroit trouver rien de plus injurieux que le nom de Philoſophe, pour marquer le mépris qu'elle a pour ceux qui ont fait l'Obſervation dont je te parle. Les autres diſent ſeulement, ce ſont des Femmes qui parlent, c'eſt tout dire. Je t'avouerai que je ne trouve rien de plus glorieux que ces deux titres, & je ne puis comprendre comment il ſe peut faire qu'on employe des termes reſpectables pour s'injurier. La langue du Païs eſt pourtant aſſez riche, pour en fournir de plus ſignificatifs.

Je ſai que les Dames ne les ignorent pas. Il y a quelque tems que je fis un petit voyage avec *Lucius*. Nous arrêtâmes nos places dans le Coche, & partîmes avec une Dame & une Nourriſſe. C'eſt là que j'apris la différence des viſages poſtiches, & des viſa-

visages naturels. La Villageoise n'avoit rien de désagréable, mais aussi elle n'avoit rien de parfaitement beau, parce qu'elle n'avoit rien d'artificiel. La Dame avoit un de ces visages faits au pinceau, qui ne le cedent en rien à la beauté même. Son génie sembloit le disputer à la beauté de son visage. J'étois tout étonné, de voir tant de perfections rassemblées dans une seule personne. Mais je ne fus pas long-tems à m'appercevoir, que tout est postiche dans ce Païs. Les Beautés de l'Esprit le sont comme celles du Corps. Lorsque nous fumes arrivés à l'Auberge, nous passâmes une partie de la nuit sans penser que nous devions partir de grand matin. A peine étois-je endormi, qu'on vint me réveiller. On eut bien de la peine à faire lever la belle Dame, parce que les Belles de ce Païs sont accoutumées à se coucher tard, & qu'elles ne le sont point du tout à se lever matin. On lui dit que le Coche ne pouvoit

voit plus attendre. Elle eut beau faire & beau dire, il fallut partir avant de ſe mettre à ſa toilette, il n'en fallut pas davantage pour lui renverſer la cervelle.

Cette bouche, qui le jour avant ne s'ouvroit que pour dire des Saillies d'eſprit, ne s'ouvrit alors que pour dire des injures & des groſſieretés de Harangeres. Elle inſulta la Servante, l'Hôteſſe & le Cocher, & entra dans le Coche ſans nous ſaluer, quoique nous lui euſſions fait cette politeſſe de cérémonie, qui eſt fort différente de nos uſages. Nous avions déja fait une lieue dans cette eſpece de maiſon mouvante, ſans nous dire un ſeul mot. Je ne pouvois pénetrer la cauſe d'un changement ſi extraordinaire, j'allois me riſquer à le demander lorſque le jour me l'apprit. Ce fut alors, Cher KAROKAJO, que ma ſurpriſe fut grande. La belle Dame reſſembloit à un Spectre qui ſort du tombeau. Un mot lâché imprudemment,

ment fit encore une métamorphoſe plus extraordinaire. Où a reſté la belle Dame que nous avions hier, dit la Villageoiſe, nous ne la voyons plus ? Ce fut alors que nous vîmes cette Beauté transformée en Furie d'Enfer. Elle vomit contre la Villageoiſe les injures les plus groſſieres & les plus indécentes. La querelle alla ſi loin, que nous eûmes bien de la peine à les empêcher de ſe détignonner. La rage & le deſeſpoir faillirent à ſuffoquer cette Femme déſolée. Elle s'évanouit, & nous eûmes bien de la peine à la faire revenir. Elle fut obligée de reſter à la premiere Auberge. Nous continuâmes notre route, ſans nous occuper d'autre choſe que des métamorphoſes extraordinaires qu'on voit ici dans les viſages des Femmes. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & n'imite jamais les Gens de ce Païs, qui offrent à un beau Maſque l'encens qui n'eſt dû qu'à la Beauté.

FIN.

LET-

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE X.

ZAKARA A KAROKAJO.

JE ſuis enfin parvenu à ſavoir la différence qu'il y entre les Grands & les Petits. C'eſt une connoiſſance où l'on ne parvient pas ſi facilement. Tu ne pourrois diſtinguer ces Géans d'entre les Pigmées, s'ils n'étoient plus dans le lieu qui les éleve. Tu ne

ſaurois même en avoir une idée juſte, qu'en renonçant à ces idées de Grandeur, que la Raiſon de l'Amérique te donne. Ce n'eſt ni dans la taille du Corps, ni dans celle de l'Ame, que conſiſte la Grandeur de ce Païs; car il arrive fort ſouvent que les Grands ont les plus petits corps, & les Ames ſont ici toutes égales. Si l'ont dit quelquefois, un tel a fait cela par grandeur d'ame, il faut entendre qu'un tel a fait cela par une grandeur d'ame qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur; car la plus grande de toutes les Ames de ce Païs n'a aucune de ces grandeurs, & ne paſſe pas celle d'un point indiviſible.

Ne t'imagine pas non plus que la Grandeur des Grands conſiſte communément dans le Mérite ou dans la Vertu. Il y en a grand nombre qui n'ont ni l'un, ni l'autre : mais ceux qui ont ces qualités, ſont des Hommes réellement plus grands que tous les Grands de l'Amerique, quand

même ils seroient montés les uns sur les autres, comme ceux qui enlevérent les Sabines. Il faut séparer de ce calcul quelques Grands, que leur sagesse a élevés, & qui du lieu sublime où ils sont, reglent & conduisent le reste de la troupe des Grands & des Petits. La Nature ne produit que rarement des gens de cet ordre. Ne t'avise pas d'y trouver à redire, car il n'y a rien de plus sagement conduit. Un seul Grand de cette espece suffit dans un Royaume, & s'il y en avoit deux ou trois, il y en auroit pour le moins un de trop. Il ne s'agit pas à present de te prouver cette vérité, que l'expérience a démontrée si souvent. Rome fut malheureuse sous le TRIUMVIRAT, & au comble de sa gloire & de son bonheur sous AUGUSTE.

La Grandeur des Grands dont je parle, a toute l'encolure de la Petiteſſe, que nous reconnoissons dans les Hommes de l'Amérique. Tu es grand

grand toi ! parce que tu as une taille avantageuſe, & que tu ſais te ſervir de la force & de la vigueur de tes membres. Ici tu ſerois petit, ſi tu t'aviſois d'uſer de tes bras pour t'habiller, de tes pieds pour marcher, on ne te prendroit alors, tout au plus, que pour un petit Bourgeois. Pour être Homme d'importance, il ne faut point avoir de membres pour les employer aux uſages auxquels la Nature les a deſtinés. Il faut avoir une Ame qui ne ſache ce que c'eſt que l'application d'eſprit à des choſes utiles, mais qui reſte plongée toute ſa vie dans une molle indolence ; & qui ignore même l'uſage de ſes facultés. Il faut trouver des bras étrangers, qui faſſent ce que tu devrois faire toi-même. Il faut payer des jambes, qui puiſſent te porter ou te traîner auſſi vîte que tu voudras. Il faut avoir une Ame qui ne faſſe rien, mais qui ſoit aſſez heureuſe pour en trouver d'autres qui lui prêtent leur eſprit.

Il faut qu'elle ignore les Sciences, pourvû qu'elle en trouve d'autres qui puiſſent les apprendre pour elle. Il n'y auroit pas grand mal quand on ſeroit réellement ſot, cela n'eſt rien, pourvu qu'on trouve des Eſprits à gages qui vendent leurs lumieres. Enfin pour être Homme d'importance, au-de-là même de ce qu'il faut, ce ſera aſſez de ſavoir lire paſſablement, & de ſavoir aſſez écrire pour ſigner ſon nom d'une maniere que les plus habiles ayent de la peine à le déchifrer. Voilà le portrait de la Grandeur des trois quarts & demi des Grands de ce Païs.

La Raiſon Civiliſée n'en reconnoît pas d'autre pour l'ordinaire, & ſi ta Raiſon Sauvage n'eſt pas encore en état de juger de l'excellence des Grands de ce Païs, j'y joindrai encore quelques traits, pour te faire ſentir au-moins une partie de leur importance. Les Grands de ce Païs ſavent bien boire & bien manger. Ils em-

emploient pour cela une multitude de Docteurs, qu'on appelle Cuiſiniers, Docteurs en ſoupe ſalée : mais ils ſavent bien plus que cela ; car ils ſavent aprêter pour une ſeule perſonne, une diverſité prodigieuſe de mêts, qui pourroient ſuffire à nourrir une Compagnie de Grenadiers, bons baffreurs pour l'ordinaire. Tu vois que c'eſt aſſez bien s'y prendre, pour empêcher leur Maître de mourir de faim, auſſi ſont-ils bien payés pour cela. On leur donne de bons gages, & non cinq ou ſix ſous par jour, comme à un Grenadier, qui ne ſait qu'expoſer ſa vie pour le ſalut de ſon Roi & de ſa Patrie.

Ne va pas t'imaginer qu'on néglige l'éducation des Grands. On leur apprend de belles choſes, ſans compter celles qu'ils apprennent d'eux mêmes. On leur enſeigne à ſe ſervir de leurs bras & de leurs jambes, pour des uſages que la Nature, après des milliers de ſiécles, n'auroit pas eus

l'eſprit d'imaginer. Elle avoit apris aux Hommes l'Art de marcher, de courir, de ſauter : mais y a-t'il là quelque choſe qui diſtingue l'excellence des Grands d'avec la baſſeſſe des Petits ? On a bien redreſſé la Nature. On lui a appris que les Grands ne devoient pas marcher, mais danſer ; & je trouve cela fort raiſonnable : car il y a bien de la différence, entre marcher uniment comme un ſimple Bourgeois, ou ſe mouvoir par méthode, & ne ſavoir faire que le Pas du Menuet ou du Rigaudon. Je préfere cette maniere à l'autre. J'ai pris un Maître qui m'enſeigne à me défaire des allures de la Nature. C'eſt dommage que tu ne ſaches pas cela toi, car c'eſt fort divertiſſant, & il faut le ſavoir abſolument pour être de miſe. Les Docteurs de cette Science ſont tous de pauvres Quiſtres, mais ils portent l'épée, parce que cette Profeſſion eſt une branche de la Science noble : car il y en a ici de deux ſortes.

Tout

Tout ce que j'y trouve de mal, c'eſt que le Bourgeois & l'Artiſan un peu aiſé s'aviſe auſſi de trancher du Grand-Seigneur à cet égard. Si j'avois du crédit ici, je m'oppoſerois bien à cet abus, qui ne tend qu'à confondre l'excellence des Grands avec la baſſeſſe des Petits.

Mais ce n'eſt pas là le plus beau caractere des Grands. Ils ſont polis entr'eux, & même à l'égard du Bourgeois, lorſqu'ils veulent lui emprunter de l'argent. Entr'eux ils ſe font mille complimens ſur leurs belles qualités. Mr. danſe bien pard... Mr. vous bûtes hier comme un d... Vous fîtes bien les honneurs de la table, tous vos Conviés étoient ſi ivres qu'ils ne pouvoient deſſerrer les dents, & vous n'aviez qu'une petite pointe de vin : je donnerois mille écus mord... mille écus ! de pouvoir boire comme vous. Mais avec leurs inférieurs, ils ſavent ſe faire valoir d'une autre maniere. Un Homme de bon-ſens de-

mande-

mande-t'il à leur parler, c'eſt beaucoup s'il y parvient, quoique la choſe ſoit facile pour ceux qui ſavent les allures. Il n'y a qu'à graiſſer la patte à des laquais, ce ſont là les habiles gens qui vous font valoir; car vous n'avez auprés de leur Maître, que le crédit & le mérite qu'ils voudront bien vous prêter. L'Homme de bonſens eſt admis, on lui dit fierement, *Dites vîte ce que vous avez à dire, car je ſuis preſſé.* Le Grand vous écoute, ou fait ſemblant de vous écouter, & pour ne pas dire oui ou non mal-à-propos, il vous quite, & dit, *nous verrons.* Il va chercher ſon eſprit dans un autre Appartement, & il le trouve juſtement dans ſon Bureau. Cet eſprit s'appelle Mr. le Secrétaire, qui de tous les eſprits eſt le plus pénétrant, & qui ſait mieux que ſon Maître ce qu'il venoit lui dire. Il ſe charge de tout, le Grand y conſent, & le tout s'execute avec prudence. Que Mr. tel eſt un Grand-Homme, dit-on, dans le

le Public ! Qu'il y a de différence entre lui & Mr. un tel ! Veux-tu ſavoir la différence qu'il y a ? Le premier a un Secretaire qui a de l'eſprit, & l'autre a un Sécretaire qui n'eſt qu'un ſot. Voilà tout le miſtere, il n'y a rien que cela.

Qu'il y a de douceur à être Grand ! on peut être ſage & ſavant à bon marché. Il n'y a qu'à ne pas regarder à une douzaine de piſtoles de plus ou de moins, lorſqu'il s'agit d'acheter l'eſprit d'un Sécretaire, & rien n'eſt à ſi bas prix aujourd'hui. Il y a une multitude de ces ſortes d'Eſprits, qui meurent de faim. Il en eſt de ces Gens-là comme des Chevaux, ce ne ſont pas toujours les meilleurs qui mangent l'avoine. Je conſeillerois aux Grands de ne pas prendre ceci comme une comparaiſon, & de conſidérer que la différence n'eſt pas ſi grande d'un Sécretaire à un Cheval. Hé bien ! Qu'y a-t'il là d'extraordinaire ? Un Cheval porte le corps de ſon Maî-

Maître, & quelquefois lui fait faire la culbute. Le Sécretaire porte l'eſprit de ſon Maître, & quelquefois lui en fait faire autant. Si tu étois ici, toi qui es un hardi Sauvage d'Amérique, tu dirois. Allons Mrs. les Grands Seigneurs, voici un avis d'importance qui vaut de l'or. Je ſai que vous ne regardez pas à dix ou vingt piſtoles pour avoir un beau & bon Cheval, faites-en autant à l'égard de vos Sécretaires, & jamais on ne dira que votre eſprit a fait la culbute.

Si je ne ſuis pas ſi hardi que toi, Cher KAROKAJO, ne vas pas croire que je ne ſuis pas encore un peu Américain. Quoique je donne à pur & à plein dans les Manieres Européennes, j'ai pris comme eux une chevelure poſtiche, qui a peut-être cru ſur la tête d'un Pendu; car ce ſont des cheveux ramaſſés des quatre coins de l'Univers, qu'un Perruquier a ajuſtés ſur une Marotte : mais cela fait bien, & cent fois mieux que la che-

chevelure mal peignée d'un Sauvage. Je paſſe à préſent pour joli homme ; parce que j'ai comme les autres des agrémens poſtiches, & que je me ſuis défait des difformités que la Nature avoit attaché à mon viſage. J'ai un Barbier qui ſait m'ôter adroitement la barbe que j'ai au menton, dont je faiſois tant de cas dans mon Païs. Je croyois ſottement que cela donnoit à l'Homme un air mâle, mais préſentement je ne ſuis pas ſi ſot de m'en rapporter à la Nature. Je veux reſſembler à une Femme moi, & non pas à un Bouc, ou à une Chèvre, qui ont une longue barbe. L'Art perfectionne la Nature, cela eſt vrai. Quel dommage qu'elle n'ait pas conſulté le goût preſent de l'Europe, avant de ſe mettre en beſogne ! nous ſerions tous plus jolis & plus agréables, que nous ne le ſommes naturellement. Il y a ici une troupe de gens qui ſont très-ignorans, & qui ſont gloire de l'être. Ils ſe nomment eux-mê-

mêmes *Capucins indignes.* Ces gens-là font peur aux femmes & aux petits Enfans, parce qu'ils portent de longues barbes, & vont pieds nuds, sans être poudrés & frisés, & sentent plus le Bouc que l'Ambre-Gris. Ces Misérables sont mépriſés. Ils renoncent à l'Amour; & ils font bien, car qui en voudroit ? à moins que ce ne fût de vieilles Bigottes, qui n'ont jamais eu de Galands. Mais qu'ils s'aviſent d'en conter à une Fille de l'Opera, on leur préferera un... je ne veux point le dire, il faut ménager ces Meſſieurs.

FIN.

LET-

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XI.

ZAKARA à KAROKAJO.

MA joye eſt grande, Cher KAROKAJO, je crois que je deviendrai ſavant. Il n'y a point de Païs où la Science ſoit ſi généralement répanduë que dans celui-ci. On peut choiſir le genre de Science qu'on veut, ſi on n'eſt pas ſous tutelle. Les

M Maî-

Maîtres passés dans tous les Arts, ne demandent qu'à trouver des Sujets qui soient curieux de les apprendre. Ils sont assez d'accord entr'eux sur la maniere de s'y prendre pour faire des Erudits. Ils demandent en premier lieu d'être bien payés, cet article seul procure bien des agrémens à un Disciple : celui qui paye le mieux est le plus considéré, c'est à quoi on doit pourvoir sur toute chose. Un Maître qui enseigne un pauvre Ecolier *gratis* s'y porte avec autant d'ardeur qu'un Chirurgien qui feroit la barbe à un Gueux par *charité*.

On demande ensuite de la docilité. Un Maître veut qu'on l'écoute sans le contredire ; & si on ne voit pas toujours qu'il a raison, il veut qu'on le suppose, & qu'on ne raisonne point. Il faut mettre la main à l'œuvre, ne point craindre la peine & le travail, & fréquenter les Experts. Voilà les éclaircissemens que m'a donné un Docteur, il m'a dit que

tous

tous les autres ne m'en donneront pas davantage. Je passerois volontiers tous ces articles ; mais pour celui-ci, *qu'on ne raisonne point*, je ne le trouve pas si clair que les autres; mais peut-être le prend-on dans un bon sens.

Si cela est, & qu'il n'en faille pas davantage, je retournerai dans mon Païs aussi chargé de Science, qu'un Hérisson s'en retourne chargé de Pommes quand il passe sous un Pommier abondant, qui laisse tomber une partie des fruits dont l'Automne l'avoit imprudemment surchargé, lorsqu'elle ne cherchoit qu'à l'orner & à l'enrichir. Ce Païs-ci est l'Automne de l'Erudition & de la Science. Ne va pas croire qu'il n'y ait qu'à se baisser & en prendre, tu te tromperois grossierement. On voit ici des ignorans comme en Amérique. Tout ce qu'on en dit, c'est que ce sont des Tantales, qui sont au milieu du Fleuve sans pouvoir boire ; ou qu'ils s'y sont pris comme ce sot Oiseau de la

Fable, qui mourut de faim pour avoir négligé de manger les petits Poiſſons qu'il pouvoit prendre, ſans s'amuſer à courir après les gros qu'il ne pouvoit atteindre.

L'Ambition nous fait ſouvent donner dans des travers ridicules, on veut forcer ſes talens. Tel que la Nature avoit fait naître pour une Profeſſion vile, en prend une plus relevée. Voilà le grand abus qui a répandu tant d'Ignorans dans tous les Arts. Les Anciens Egyptiens, & les Chinois ont voulu éviter cet écueil, & ils ſont tombés dans un autre. Ces Peuples vouloient que le Fils du Cordonnier fût Cordonnier comme ſon Pere, & que le Fils de l'Avocat brillât au Barreau. Mais la Nature qui avoit fait *Ciceron* pour être le modelle de tous les Orateurs, fit un *Tuſculon*, qui n'a pas reſſemblé à ſon Pere.

Je ſai que la Nature veut que le Fils d'un Ane ſoit Ane, & qu'elle ne manque guères à donner des cornes

au Fils d'un Taureau. Mais cette Loi ne regarde que les Animaux Brutes. Elle laiſſe à l'éducation le ſoin de faire être les Hommes quelque choſe de plus, que ce qu'elle les avoit faits. L'évidence de ce principe attire ici des Etrangers des quatre coins de l'Univers, la Science n'y manque pas, il y en a de toute ſorte de façons, & le plus difficile ſeroit d'en compter toutes les eſpeces ſubalternes.

Je me ſuis apperçu que la Science la plus utile à la Société, & celle qui paſſe pour la plus vile, c'eſt une Science qu'on a au bout des doigts, & la ſeule preſque dont on puiſſe voir les productions : c'eſt la Science du bas étage, ou de ceux qui ne ſont pas nobles. L'autre Science eſt noble, elle opere preſque toujours des merveilles qu'on ne voit pas ; & ſans l'autre, c'eſt-à-dire ſans la Science mécanique, la premiere feroit des conquêtes auſſi brillantes que des *Alexandre*, ou des *Hercules*, qui

n'auroient ni Soldats ni maſſues.

C'eſt cette Science noble, qui eſt ici eſtimée : mais comme tout y eſt extraordinaire, & que rien preſque ne s'y paſſe comme en Amérique, ſi un Savant du bas étage eſt porté dans les Païs étrangers par la fureur des vents & des tempêtes, il ne ſe trouve pas fort en peine : il met la main à l'œuvre, & c'eſt aſſez pour le tirer d'affaire. Il n'en eſt pas de même d'un Maître en Science noble. Si le vent de la Fortune le prend ſur les côtes de ſa Patrie & le tranſporte ailleurs, de quels troubles ſon ame richement parée ne ſe trouve-t'elle pas aſſaillie dans le fort de la tempête ! elle ne peut ſe conſoler. Quel dommage en effet, ſi les flots venoient à engloutir des ornemens qui leur ſeroient ſi inutiles ! Ah ! ſi j'arrivois, dit cette Ame, ſi je mettois ſeulement pied à terre, je ferois des prodiges. Des plaintes ſi touchantes ſeroient capables de calmer la fureur

des

des flots de la Mer, ils se calment en effet, l'Ame riche arrive. Tu crois qu'elle va faire des prodiges & des merveilles, & tu ne te trompes pas. L'Ame riche, l'Ame spirituelle arrive, & elle meurt de faim.

Il faut bien du tems pour acquérir une seule branche de ces sortes de Sciences, c'est là ce que j'y trouve de plus fâcheux. Dans la Science même du bas étage, après six ou sept ans d'Aprentissage, on parvient enfin à être *Compagnon*, c'est-à-dire capable de travailler dans la Boutique d'un Maître, & de gagner la nourriture qu'il faut pour entretenir la vie de ce Corps mécanique, qui a souvent plus d'esprit que l'Ame des autres, s'il est vrai qu'on doive juger de l'excellence des Causes par les Effets. Contens de pouvoir gagner pour faire bouillir son petit pot, un Compagnon chante comme une Calandre depuis le matin jusqu'au soir : son ame se réjouit, tandis que son

corps

corps se fatigue : il mépriſe alors les Aprentifs, & leur rend parfois quelques tapes que ſon Maître lui avoit prêtées. Morveux d'Aprentif ! qui es-tu pour raiſonner ? ſais-tu que je ſuis libre moi ? il l'eſt réellement, il peut quitter ſon Maître, & il arrive ſouvent que ſon Maître le prévient, & lui fait l'honneur de le mettre à la porte.

C'eſt alors que le Compagnon réfléchit ſur le néant de ſes grands privileges ; & s'il ne trouve point de Boutique pour y ſervir de Compagnon, il faut s'attacher à une autre branche de Science, & aller vîte ſe faire rendre chez un ſecond Maître les tapes qui l'avoient fait chaſſer de chez le premier. Voilà communément le ſort des Savans mécaniques, ils ne ſont jamais malheureux que par leur faute ; & je crois qu'on ne feroit pas mal d'imiter les Anglois, qui font apprendre à leurs Enfans un peu de Science baſſe, au cas que la haute vînt à leur manquer. Les

Les Savans en Science noble, qu'on appelle Arts Libéraux, ſont en auſſi grand nombre que les autres, & voici l'ordre qu'ils tiennent. Les Eccléſiaſtiques marchent les premiers. Les Militaires & les Juriſconſultes ont enſuite le pas, ſelon le caprice de la Fortune. Les Médecins du corps viennent immédiatement après, & à leur ſuite viennent les Philoſophes, qui enragés d'avoir le pas au-deſſous de ces gens-là, diſent que la Raiſon les a mis à la ſuite des autres, à peu près comme elle a mis le Meunier derriere ſon Ane, pour le redreſſer s'il s'écarte. Les autres illuſtres Corps ne ſe piquent pas de ces traits mordans, parce qu'ils ont tous le titre de Philoſophes, & qu'il n'y a qu'un petit nombre de gens faufilés parmi eux, qui n'y ont jamais été placés par la Raiſon : mais par le caprice bizarre de la Fortune, ce ſont ces derniers qui font les ſottiſes qu'on impute ſouvent à tout le Corps où ils ſe trouvent

vent malheureuſement immatriculés.

Tu ne dois pas être ſurpris de voir marcher les Eccléſiaſtiques à la tête de ces Corps illuſtres, il n'y a là rien que de naturel. Des gens qui commandent à leur Dieu, qui ont la complaiſance de le porter ici, & où il en eſt beſoin. Des gens enfin qui le préſervent ſi prudemment de tous les malheurs qui pourroient lui arriver; car qui ſait ſi les Voleurs, avides des Vaſes d'Or & d'Argent où ils le renferment, ne l'emporteroient point je ne ſai où? & ce malheur eſt arrivé. Il n'y a pas fort long-tems qu'un nommé *Juſtus*, Muſicien de profeſſion, & qui étoit employé pour regler la Muſique d'un Temple du Dieu du Païs, & qui aprenoit, dit-on, aux Enfans de Chœur bien autre choſe que la Muſique, fut caſſé aux gages pour cela. Il fut chez un Curé de Saintonge qui l'accueillit fort charitablement. Cet ingrat porta la ſcélérateſſe à un point d'énormité qui paſſe l'eſ-

l'eſprit humain : il entra de nuit dans l'Egliſe du Curé, força la porte du Tabernacle où réſidoit le Dieu de la Paroiſſe, & emporta les Vaſes Sacrés, & le Dieu qui y étoit. Le Voleur fut pris ayant encore le Dieu dans ſa poche de veſte : on le traduiſit dans les priſons du Parlement de Bourdeaux, d'où il ne ſortit que pour être brûlé vif. Il le méritoit, il n'y a perſonne qui puiſſe le nier. Mais le Dieu n'avoit-il pas un peu tort.

Quoi ! il pourra régir la Terre & les Cieux ! il pourra commander aux Foudres & aux Tempêtes ! il pourra, s'il veut, confondre les Elémens, & il n'oſera réſiſter à la main d'un Voleur qui vient l'inſulter d'une façon ſi impie ? Quoi ! ce ſera ce Dieu Fort qui faiſoit dire autrefois à ſes Prophétes. " Allez ! oppoſez-vous à ces " Dieux qui ne ſont point Dieux, " qui ont des yeux & qui ne voient " point, qui ont des oreilles & qui " n'entendent point, qui ont des bras

« bras & qui ne peuvent les lever « pour ſe défendre ! Allez ! & dites « à leurs Adorateurs, ces Dieux-là « ne ſont point des Dieux, & s'ils le « ſont qu'ils parlent, qu'ils ſe vengent qu'ils ſe défendent !

Si c'eſt là ce Dieu fort d'autrefois, qu'en devons-nous penſer ? Eſt-il devenu imbécile ? N'avoit-il pas aſſez de force & de puiſſance autrefois, pour faire dire à ſes Dévots des choſes qui en établiſſant alors la force de ſes Droits, ne devoient ſervir dans la ſuite qu'à les détruire. Si cela étoit arrivé dans nos Forêts de l'Amérique, il ſe ſeroit trouvé des *Ajax* qui lui auroient déja dit. « Lâche Dieu, « défen-toi, ſi tu es un Dieu plus « fort que les autres ! Sache qu'un « Dieu qui ſe laiſſe mettre dans la « poche d'un Voleur eſt auſſi mé- « priſable que celui qui ſe laiſſoit met- « tre ſous les jupes de la Femme de « Jacob !

Non ! ce n'eſt point là ce Dieu Fort

Fort d'autrefois, je ne saurois le croire ! Le Dévot qui m'enseigne, me trompe ! C'est un Dieu tout autre, & qui ne mérite pas ce nom ! Mais laissons ce Dieu agir à sa fantaisie. Contentons-nous d'adorer celui qui du haut des Cieux regarde avec indifférence les actions des Hommes, & qui saura s'en faire rendre compte quand il voudra. Il est si élevé audessus des Hommes, qu'ils ne peuvent lui faire aucun mal. Leurs paroles & leurs regards ne peuvent monter jusqu'à lui. Qui sait quelles sont ses intentions ! Je tremble quand je parle de lui ! Il est toujours au-dessus du bien que j'en pourrois dire, & le portrait le plus brillant que j'en pourrois faire, ne serviroit qu'à le deshonorer ! Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & sois assuré que s'il y a quelque chose qui puisse lui déplaire, c'est l'Injustice.

FIN.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XII.

ZAKARA A KAROKAJO.

JE ne pus te donner dans ma derniere *Lettre*, des éclairciſſemens ſuffiſans pour te faire connoître les différens Corps des Hautes Sciences. Tu ſais à-préſent que c'eſt à juſte titre que les Eccléſiaſtiques ont le premier rang. Il eſt bien difficile de décider

cider qui mérite la préſéance entre les deux autres illuſtres Corps qui les ſuivent. Les Militaires ne peuvent ſouffrir rien qui leur réſiſte, ils ſont terribles comme un JUPITER armé de la foudre. Les Juriſconſultes ſont les Miniſtres de la Juſtice, à qui tout doit être aſſujetti ici-bas. Sans décider la queſtion, je te donnerai ſeulement une idée de l'un & de l'autre de ces deux Corps.

Le Corps des Militaires eſt l'Ecole des Héros, rien n'eſt plus formidable. Il va comme un vent impétueux, qui briſe en ſa fureur le Chêne qui lui réſiſte, tandis qu'il ne fait pas grand mal au Roſeau qui plie devant lui. S'il rencontre en ſon chemin quelque Ville, ou quelque Fortereſſe qui l'arrête, parce qu'elles ont été aſſez fortes pour réſiſter aux foudres & aux tempêtes qui s'élevent dans l'air par la force de la Nature; ce Corps formidable apportant avec lui toutes les foudres de l'Enfer, réduit leurs forts

ramparts en poudre, & fait pleuvoir le fer & le feu par des éclats de tonnerre, dont à peine celui que tu as entendu en Amérique pourroit être une image. Il fait parfois voler en l'air des Tours & des Baſtions. Rien de plus terrible, que les horreurs qui les ſuivent.

Les Militaires ont un Dieu Subalterne, qu'on appelle MARS. Ce Dieu ne leur aprend pas à faire des merveilles de Prêtres & de Moines, que les yeux les plus perçans ne ſauroient voir. Il ne faut pas être illuminé de la Foi pour voir celles que font les Heros, on ne les voit que trop ſans cela. J'ai trouvé bien étrange que perſonne n'ait oſé juſqu'ici ériger des Autels à ce Dieu Subalterne, peut-être n'en mérite-t'il pas nonplus. Car ce Dieu furieux a ſouvent oſé s'en prendre au Dieu même du Païs. Il a ſouvent aſſaſſiné ſes Prêtres, réduit ſes Autels en poudre, foudroyé ſes Tempies; tandis que ſes Prê-

Prêtres & ſes Dévots s'y étoient réfugiés comme dans un Aſile aſſuré.

Le Dieu du Païs, étourdi par le tintamarre affreux de la petite Divinité Subalterne des Militaires, a oublié tous ſes Tours, & a laiſſé détruire ſes Autels & ſes Dévots, comme s'il ne s'en fût point ſoucié du tout, ou qu'il y eût pris autant de plaiſir qu'en prenoit autrefois JUNON dans l'Embraſement de Troye. Mais il eſt bien plus heureux que cette Déeſſe, car on ne le blâme point. On dit ſeulement *c'eſt un malheur*, mais avec tout ce malheur, ce Dieu perd ſon crédit. Les Mahométans, les Proteſtans, les Juifs, & bien d'autres, n'en font pas plus de cas, que ceux qui laiſſerent mettre leurs ſtatues en cendres du tems du vieux ANCHISE. Ils diſent qu'il eſt encore plus honteux à ce Dieu de laiſſer réduire en cendres des Autels, où il réſide en Corps, en Ame, & en Divinité, que d'oublier à prendre des précautions

miraculeuſes pour ſauver des Images. Ce raiſonnement eſt fort, mais les Adorateurs de ce Dieu s'en moquent, parce qu'il n'eſt pas conforme à la maniere de raiſonner qu'il a inventée. Car il n'aime pas une évidence où brille la Vérité. Il ne demande pas qu'on voie avec les yeux que nous a donné la Nature ; mais avec les yeux de la Foi, qu'il fait lui-même, & qui voient toujours le contraire de ce que voient les yeux du Corps.

Chaque Nation a un Corps de Militaires, pour s'oppoſer à celui de l'Ennemi, parce qu'il n'y a que la foudre qui puiſſe réſiſter à la foudre. Je ſuis arrivé un peu trop tard pour voir marcher ce Corps formidable. La Paix eſt faite entre les deux plus puiſſans Monarques de l'Europe, & leur bonne intelligence a rétabli l'harmonie entre les Puiſſances de l'Occident. Voici ce que je ſai des Cauſes de cette Guerre, & de ſes effets.

La Fortune, qui ſe plaît à faire des chan-

changemens funeſtes, fit deſcendre du Trône un Roi ſi digne de regner, que ſon mérite ſeul le plaça de nouveau ſur un Trône qui a pour titre, *le Trône du Roi des Rois*, parce que les Princes de cet Etat ſont Souverains, & ont le Droit inconteſtable de s'élire un Roi qui eſt Chef de de tous ces Princes. La Gloire de la France éxigeoit que ce grand Roi ſe maintînt ſur le Trône; mais ce Prince étoit deſtiné à des Malheurs qui devoient ſervir à faire éclater ſes vertus : c'eſt dans l'adverſité qu'on connoît les Grands Hommes.

La Diſcorde avoit rompu la bonne intelligence des Princes de Pologne, & les avoit diviſés en deux Partis, dont chacun s'étoit choiſi un Roi.

Ils étoient tous les deux dignes de l'être. Hé bien il falloit les laiſſer regner tous deux, dirois-tu, toi qui es un Sauvage qui ne t'entens point dans ces affaires. Mais apren qu'il ne peut y avoir deux Rois ſur un Trône, pas me-

même quand ils seroient Freres comme CARACALLA & GETA. Ce n'est point parmi les Freres qu'on voit regner la plus parfaite intelligence; mais la plus forte raison, c'est qu'on ne peut servir deux Maîtres.

Il n'y avoit point de milieu, il falloit que l'un ou l'autre cédât, & la Gloire ne permet point à un Roi d'abandonner sa Couronne à son Ennemi. On vit alors de puissantes Armées se foudroyer les unes les autres en divers endroits de la Terre. On vit un Peuple, resserré dans ses murs, sacrifier ses biens & sa vie pour soutenir un Roi, à qui il venoit de jurer fidelité. C'est ordinairement la fidélité des Sujets, qui fait la force du Souverain : mais le contraire seroit peut-être arrivé, si ce grand Prince n'eût pas mieux aimé s'exposer seul au péril, que d'y voir son Peuple plus long-tems exposé. La Fortune, qui l'avoit toujours persécuté, se laissa vaincre par ce trait de magnanimité ex-

extraordinaire, & lui fit trouver ſon ſalut au milieu des périls. Ce Roi arriva en païs de sûreté, ſes Amis & ſes Ennemis s'en réjouirent.

La Guerre continuoit toujours avec fureur, & dureroit peut-être encore, ſi ce Prince n'eût pas ſacrifié ſa Couronne pour le bonheur de ſes Peuples. Choſe rare s'il en fut jamais! Abandonner une Couronne par de tels motifs, cela eſt plus grand que d'en poſſéder cinquante. Ces tems-ci ſont faits pour les grands Evenemens. Le Roi de France étendoit ſes conquêtes, quoiqu'il eût en tête le plus redoutable des Princes de l'Europe, tant par ſes propres forces que par celles de ſes Alliés, & qu'ils euſſent à la tête de leurs Armées un ALEXANDRE, ou quelque choſe de plus qu'ALEXANDRE; car le Prince EUGENE en avoit les vertus, ſans en avoir les défauts. Ce Prince, dont le nom ſeul faiſoit trembler le Grand Turc, étoit environné de Généraux & de Soldats aguer-

aguerris. Mais les François ne tremblant pas si facilement, ils attaquerent Philisbourg, & prirent cette forte Place en combattant tout-à-la-fois contre les foudres qui partoient de la Ville, contre les élémens, & contre le corps formidable de leur Ennemi. Ce trait donne tant de lustre à leur gloire, que ce seroit vouloir la ternir, que de s'amuser à en raconter d'autres. Je n'y trouve rien à redire, si ce n'est que c'est dommage qu'une si belle gloire fasse tant de malheureux: ais c'est là l'ordinaire, pour un *Te Deum* mille *De profundis.*

On doit pourtant avouer qu'il n'y a peut-être jamais eu de Guerre, dont les suites ayent été si heureuses, qu'elles l'ont été dans celle-ci On a trouvé un moyen de satisfaire toutes les Puissances intéressées, & de leur donner ce qu'elles vouloient, & même au-delà. L'un des Rois de Pologue est resté sur le Trône qui est Electif; & le Roi qui a cédé si glorieusement sa Cou-

Couronne, conſerve le titre de Roi, & a été mis en poſſeſſion d'un Etat qui a un avantage bien conſidérable, c'eſt qu'il eſt Héréditaire. Ce n'eſt pas un petit agrément pour un Prince, de voir paſſer ſes Etats à ſes Enfans par Droit de Succeſſion. Cet avantage ne ſe trouve pas dans un Royaume Electif. Le reſte des autres Puiſſances y trouve également ſon compte. Ce Traité de Paix a quelque choſe de ſingulier : c'eſt que tous les Intéreſſés y gagnent, & que ceux qui ſemblent y gagner le moins, ſont ceux qui y gagnent le plus. Voilà ce qu'a produit la derniere Guerre.

Peut-être t'imagines tu, que le ſavoir des Militaires égale ou ſurpaſſe les merveilles qu'ils font, point-du-tout. Rien de plus ſimple que leur Art. On peut être bon Soldat ſans ſavoir lire. Les Officiers Subalternes & Soldats doivent être courageux, mépriſer la mort, & ſavoir obéir. Les Officiers du premier ordre doivent avoir

une pénétration, & une préſence d'eſprit, dont on ne peut fixer les bornes. Il faut des ſiècles pour faire de bons Généraux. Toute leur ſcience eſt de ſavoir bien commander, le reſte doit ſavoir obéïr. Le premier de ces Articles renferme bien des choſes. Pour être bon Général, il ne ſuffit pas d'avoir apris dans un College, des choſes qu'il faut enſuite oublier. Pour avoir du jugement, il faut bien autre choſe. Si un des Deſcendans des SCIPIONS de nos jours quittoit le Porte-feuille pour prendre le Commandement des Armées, on ne lui donneroit pas le nom d'*Africain* au retour de la Campagne.

Le Corps glorieux des Militaires eſt fort décrié dans l'eſprit des Dévots; peut-être n'eſt-ce qu'à charge de revenche, quoiqu'on en donne d'autres raiſons. Si je trouvois quelque choſe à cenſurer dans les Pratiques des Guerriers, ce ſeroit ſur-tout leurs Plaiſirs d'Été; car ces Meſſieurs en ont

ont de deux sortes. Dans le tems de la Belle Saison les Militaires entrent en Campagne, pour prendre alors des Plaisirs qui ont quelque chose de ridicule. Dans ce tems-là ils trouvent des agrémens à se faire casser bras & jambes, ou à les casser aux autres. Quand cela est fait, ils retournent chez eux pour prendre leurs Plaisirs d'Hiver. Comme ils ne sont point mariés pour la plupart, ils s'occupent pendant ce tems-là avec les Filles & les Femmes d'autrui, à faire plus de bras & de jambes qu'ils n'en ont cassé durant l'Été, ainsi rien ne se perd. Ils ont même la générosité de dédommager leurs Ennemis de leurs pertes. On les a vu plus d'une fois essuyer les larmes d'une Mere éplorée, qui leur reprochoit la perte d'un Fils, & lui en faire deux à la fois, pour l'indemniser de la perte du premier.

Souvent ils dédommagent ainsi une Fille de la perte de son Galand. Ils sont fort sujets à rendre de tels ser-

vices, & on les reçoit de bon cœur; parce qu'il y a ici une regle pour la générosité, qui dit, *Que l'art de prévenir, & de rendre un service avant qu'on ait osé le demander, en redouble le prix.* Savoir si cette regle ne souffre point d'exceptions. Mais celle-ci n'en souffre point : c'est que *le Corps des Officiers est le mieux venu chez les Dames.* Tu n'en dois pas être surpris. Leur Dieu étoit autrefois le bien venu chez la Déesse VENUS. Tu vois qu'il y a des gens qui imitent leurs Dieux, sans s'amuser à prendre les titres des Dévots. Les Capucins, les Cordeliers & d'autres portent le nom de *Fideles Disciples de St. François*; mais je ne vois pas qu'ils l'imitent si religieusement. Ils ne se font point de Femmes de neige, comme leur Saint Patron. Peut-être n'on-ils pas le sang si chaud que lui : peut-être l'ont-ils encore davantage, car on parle beaucoup de leur vigueur : mais il est sûr que les Guerriers leur damment le pion à la toilette.

lette. J'ignore ce qui ſe fait ailleurs; car tous les Eccléſiaſtiques ont de grands priviléges : ils ont droit de de parler à l'oreille aux Filles & aux Femmes, ſans que les Peres & les Maris ôſent s'y oppoſer. Un Amant qui a ce privilege, peut bien avancer ſes affaires.

Les Juriſconſultes ſe ſont rendus fameux par leur érudition, leur équité, leur fermeté contre les Uſurpations, des Gens d'Egliſe, & ſur-tout par leurs fréquentes brouilleries avec la Cour. Ce Corps a été ſouvent malheureux, par l'excès de zele qu'il a pour ſon Roi & pour ſa Patrie. Si on lui a vu faire quelques fauſſes démarches, ce n'a été que par l'imprudence de quelques Particuliers, qui ne ſont pas dignes de faire partie de ce Corps, ou qui n'y ſont néceſſaires que comme l'eſt un Privé dans un Bel Edifice.

Le Public, qui trouve toujours à redire, lui reproche tout le contrai-

re de ce qu'il reproche aux Militaires. Comme il n'y a rien de mieux venu chez les Dames que les Officiers, il n'y a rien de mieux venu qu'une belle Femme chez un Magiſtrat, le procès eſt alors à moitié gagné. Il y en a parmi eux qui ſont auſſi ſavans que les Illuminés de la Foi. On y trouve des Juges qui ont une ame qui veille, tandis que leur corps dort à l'Audience; & ils ſont auſſi en état de juger à leur reveil, que ceux qui ont écouté *arrectis auribus* les raiſons des deux Parties. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, une autre fois je te parlerai des Philoſophes, c'eſt là le Peuple extraordinaire.

FIN.

LET-

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XIII.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE t'avois promis, cher KAROKAJO, de te parler des Philosophes. Un Sauvage, tout nouvellement débarqué, ne sauroit assez bien les connoître, pour en dire tout ce qui en est. Je te dirai ce que j'en sai surement. Si on vouloit les croire sur

leur parole, ils passeroient réellement pour des Illustres. Rien ne leur résiste. Leur esprit va fouiller dans les Secrets de la Nature, il se guinde jusques dans les Cieux ; que dis-je ! il va bien plus loin. Ils ont trouvé au-delà des bornes de l'Univers un Espace infini, rempli d'un *gros Rien*, dans lequel l'Univers se meut aussi facilement, qu'un petit Poisson pourroit le faire s'il étoit seul dans l'Océan.

Les Sauvages ont toujours eu des idées bien bornées. Ils se sont imaginés, que le *Tout* étoit plus grand que la *Partie*, & que la *Partie* étoit plus grande que le *Rien*. Mais il y a des Philosophes qui ont démontré le contraire. Ils ont prouvé qu'il n'y a rien de plus grand que le *Rien* ou le néant. Il engloutit, il avale tout, disent-ils, tout vit dans l'enceinte du *Néant*, à peu près comme *Jonas* vécut trois mois dans le ventre de la Baleine. Je sai qu'il y a des Naturalistes, qui révoquent en doute ce fait,

fait; parce qu'ils n'ont pas pu paſſer par le goſier d'une Baleine, qui avoit été priſe ſur les côtes de Norvége. Les Faiſeurs d'Expériences ne ſe rendent pas ſi facilement. Ils nient le fait; & s'ils n'ont pas aſſez d'effronterie pour cela, ils ont recours à des diſtinctions frivoles, & ne le paſſent que parce qu'il s'agit ici d'un petit Prophète. Les Théologiens anathématiſent tous ces Incrédules. Il n'eſt pas permis à un Sauvage de prononcer ſur cet article. Tout ce que t'en pourrois dire, c'eſt que d'un Naturaliſte on auroit bien de la peine à en faire un bon Saint.

L'Antagoniſte de *St Thomas* s'étoit fait de ſon tems une ſi brillante réputation dans la *Scholaſtique*, qu'on lui dit qu'il pourroit faire ranger Paris dans une bouteille. Si la bouteille étoit aſſez grande, *concedo*, dit ce Docteur: ſi elle étoit trop petite, *nego*. Mais ce n'eſt point de ces ſubtilités, dont on ſe ſert pour prouver la gran-

grandeur de *Rien*. On assure que le Monde est dans un grand Espace, où le *Rien* s'étend au long & au large. On en a bien pris la mesure, qu'on trouve qu'il y auroit encore assez de place pour faire des millions de Mondes, aussi grands que celui que nous voyons, dont la seule immensité nous étonne.

J'ai demandé à un de ces Savans, si cela étoit bien vrai. Il m'a dit qu'il n'en falloit pas douter, & comme je sai qu'on ne gagne que des injures à les contredire, je me suis adressé à un autre. La Curiosité rend les gens hardis, & leur fait souvent faire de grandes sottises par tout Païs; mais dans celui-ci plus que dans le nôtre. Je viens d'apprendre, dis-je à mon nouveau Docteur qu'il y a hors de l'Univers un Espace Vuide, qui est cent mille fois plus étendu que la Surface de l'Ancien Monde. Sottise toute pure! me dit-il. La Nature abhorre le Vuide, tout est plein dans l'Univers,

vers, on ne ſauroit trouver un demi pied de vuide au dedans ni au dehors. S'il y avoit du vuide quelque part, ce ſeroit dans la Bourſe des Philoſophes: mais ils ne manquent de rien, leurs Atômes ſuppléent à tout.

Je veux bien vous avouer qu'ils ne ſont pas fort opulens, mais il a été en leur pouvoir de remplir leur Bourſe d'Or & d'Argent. Ils avoient trouvé le Secret admirable de faire de l'Or, mais ils l'ont laiſſé perdre; parce que cela les dégoutoit de la Philoſophie, qui s'étoit aſſociée dès le commencement avec la Miſere & la Pauvreté. La Philoſophie a tort de fréquenter de ſi mauvaiſes Compagnies, dis-je à mon Docteur je n'en ſaurois diſconvenir, repartit le Savant, mais la Pauvreté a de grands avantages: elle n'eſt point ſujette à l'envie comme l'Opulence, & elle eſt fertile en reſſources, je vai vous le démontrer clairement.

On avoit toujours cru que la Pauvreté

vreté & les Richeſſes étoient des écueils plus dangereux que ceux de *Carybde* & de *Sylla*. Un ſage Prophète les redoutoit l'un & l'autre, & demanda à ſon Dieu de ne lui donner ni l'un ni l'autre ; mais de lui donner un état de médiocrité, qui ne panchât vers aucune de ces extrémités. Les Saints du Vieux Teſtament n'égalent point ceux du Nouveau, en voici une preuve.

St François jette le plan d'une Fondation, qui devoit faire l'étonnement de toute la Terre. Il vouloit faire bâtir un grand nombre de Maiſons ſuperbes, & faire vivre une multitude innombrable de pieux Fainéans, qui ſe croiroient perdus, s'ils avoient fait œuvre de leurs dix doigts. Que croyez-vous, me dit le Docteur, que croyez-vous qu'il imagina pour parvenir à ſon but ? Je ne ſaurois le dire, repartis-je : il me ſemble qu'un tel deſſein eſt ridicule dans un ſimple Particulier, & qu'il faut même être fou pour

pour le tenter, qu'autant vaudroit tenter d'attraper la Lune avec les dents.

Que votre eſprit eſt borné, Pauvres Sauvages de l'Amérique! me dit-il. Vous n'êtes pas faits pour faire des Merveilles. *St François* ne demanda qu'une beſace de deux aunes & demie de toile, & avec cela ſeul il exécuta ce grand projet. On le reſpecte en Europe & en Aſie. Le Grand Turc même, qui eſt ennemi du Nom Chrétien, a cru devoir rendre juſtice au mérite de grand hommme, que d'autres appellent un Grand Fou : car tous les hommes n'ont pas les mêmes idées d'un ſujet. Le Grand Seigneur fit mettre le Portrait de ce Saint dans une des Sales de ſon Palais, qui n'eſt parée que des Tableaux des Grands Hommes. Un Ambaſſadeur Etranger fut ſurpris de voir le Portrait de ce Pere de quatre ſortes de *Gueux*, qu'on appelle *Cordeliers Piquepuces*, *Capucins*, & *Recollets*. Il ne put s'empêcher

pêcher de dire, qu'il étoit ſurpris de voir un *Gueux* mandiant dans le cercle des Héros. Un *Gueux*, dites-vous, répondit le Grand Turc! Deſabuſez-vous, cet Homme étoit plus riche & plus ruſé que votre Maître: il a pu mettre ſur pied une armée innombrable de Fainéans, & leur faire faire bonne chere dans le ſein de l'Oiſiveté, ſans employer autre choſe que deux aunes & demie de toile. Je ſuis puiſſant, dit le Grand Seigneur, mais je ne ſaurois me vanter d'en pouvoir faire autant.

Vos inſtructions ſont bonnes, dis-je à mon Docteur, mais ſouffrez que je vous diſe, que je vous demandois une choſe, & que vous m'en aprenez une autre. Je vous demandois s'il y a du vuide dans le monde. Non, me dit-il tout eſt plein juſqu'à la Beſace des Cordeliers. Je ne m'inſcris pas en faux contre vos preuves, disje au Docteur: mais tous vos beaux exemples ne prouvent-ils pas le *Vuide* & le

Plein

Plein à la fois ? Il me ſemble que vous avez tous raiſon tour à tour. Mon Docteur s'entêta, il voulut avoir raiſon tout ſeul ; & comme je n'aime point à diſputer, je lui dis *Fiat*, vous avez raiſon, & les autres n'ont pas tort.

Si je t'ai parlé ſi long-tems des Fainéans, tu n'en dois pas conclure que les Philoſophes reſtent dans l'inaction, & qu'ils manquent d'adreſſe. Le plus habile de tous les Ecuyers tranchans ne ſauroit diviſer une Perdrix, ou un Lapin, avec autant de dexterité, que les Philoſophes diviſeroient le plus petit grain de ſable que tu pourrois trouver ſur le bord de la Mer. Ils l'auroient plutôt diviſé à l'infini, que le Frere Coupe-Chou d'un Monaſtere n'auroit fait les portions pour tous les *Suppôts* de ſon Couvent.

Voici comme ils procedent dans leurs opérations. Tout ce qui eſt matériel a des parties. Si vous ſéparez ces parties, que reſtera-t'il ? il reſtera toujours quelque choſe. Ce quelque

choſe aura encore des parties. Retranchez ces parties tant qu'il vous plaira, il reſtera toujours quelque choſe qui ſera matiere, & qui pourra ſe diviſer; parce que c'eſt le propre de la Matiere, d'avoir toujours quelque longueur, largeur, & profondeur. Or il eſt clair qu'on peut toujours retrancher quelque choſe d'une Grandeur. Voyez comme la Puiſſance Séculiere rogne tous les jours les aîles aux Gens d'Egliſe; & qui ſait s'ils ne les rogneront point tant qu'ils ne pourront plus voler! mais ne perdons pas le fil de notre Argument.

Si un Grain de ſable peut ſe diviſer à l'infini, tu n'en dois pas conclure qu'un Grain de ſable ſoit auſſi grand, & ait autant de parties que la Terre entiere, qui eſt ſi bien finie qu'on en peut faire le tour. Tout bien comté & rabbattu, ſon Diametre n'eſt que de 2864. lieues, ſa Circonférence n'a 9000. lieues. Si on y joignoit en-

encore une ou deux fois ces grandeurs, cela ne feroit pas une grandeur égale à l'infinité des parties que les Philoſophes viennent de trouver dans le Grain de ſable, qu'ils ont ſi habilement diviſé juſqu'à l'infini.

Je ne ſai ſi je pourrai bien te faire goûter des raiſons qui tendent à prouver que la Partie peut ſe diviſer à l'infini, comme le Tout dont elle fait partie. Un Sauvage, qui n'eſt jamais ſorti des Forêts de l'Amérique, ne trouveroit peut-être rien de merveilleux dans ces ſubtilités, qui exercerent la ſagacité de l'eſprit des Philoſophes de l'Ancien Monde depuis deux ou trois mille ans. Qui ſait! ſi tu ne dirois pas qu'ils ſe ſont rempli la cervelle de raiſonnemens pleins de vuide & de bagatelles; & que je veux remplir l'Hémiſphere de nos Sauvages des chimeres qui occupent entierement la tête des Philoſophes de l'Ancien Monde, qu'on n'y ſauroit trouver le moindre vuide. Mais ſou-

vien-toi, que tu m'as ordonné de te faire part de tous les Sentimens qui font du bruit, & que les belles choſes que je te dis, retentiſſent ſans ceſſe dans les Ecoles, & qu'on ne ſauroit paſſer pour ſavoir quelque choſe en Philoſophie, ſi on ignoroit ces Articles importans.

On fait ici grand cas des Lumieres des Philoſophes. Il y en a un qui a monté au plus haut point de l'Erudition, & celui-là étoit un des ſept Sages de la Grece. Ote ton Chapeau quand je te dirai ſon Nom. Ce Grand Homme s'apperçut qu'il étoit parvenu à un point où bien d'autres parviennent ſans le ſavoir, & c'eſt ce qui fait qu'il ſavoit quelque choſe de plus que les autres. *Je ſai*, dit ce Grand Homme, *je ſai que je ne ſai rien.* Ne va pas être aſſez ſot pour te moquer de cet Homme-là, & dire qu'il avoit précisément apris ce qu'il ne devoit jamais aprendre. Tous les Scholaſtiques te tomberoient ſur le corps, ils ſont fort

fort dangereux, tu ne ſais pas encore ce que c'eſt qu'un *Nego majorem.*

Il y a une autre eſpece de Philoſophes, qui ſe ſont fait haïr. Les Scholaſtiques les ont chaſſés du Païs de leur domination, & leur ont défendu de paroître jamais ſur les Bancs des Ecoles, où l'on jure *in verba Magiſtri.* Je voudrois bien ſavoir à quoi penſoient *Deſcartes, Locke, Newton*, & d'autres de cette eſpece, qui s'amuſerent à aller d'expérience en expérience, pour expliquer les Phénomènes de la Nature. Cela s'appelle prendre le chemin le plus long. Les Scholaſtiques ont une voie plus abregée, ils tranchent toutes les difficultés tout d'un coup.

Qu'on leur propoſe tout ce qu'on voudra, ils en viennent à bout par leurs *Qualités occultes.* Si tu leur demandes pourquoi l'Aimant attire le Fer & non pas le Cuivre, ils te diront, c'eſt qu'il a des qualités occultes qui attirent l'un & non pas l'autre.

Si tu leur demandes pourquoi nous voyons à la faveur de la lumiere, & non pas dans les ténebres. Ils te diront que la lumiere a des qualités occultes qui nous font voir, & que les Ténebres ne les ont pas ; ſans cela nous verrions de nuit, comme les Hibous. Les Qualités Occultes ſont pour les Scholaſtiques, ce qu'étoit l'Epée au Diſciple d'*Ariſtote*, qui fut le ſeul qui put défaire le Nœud Gordien. Il n'y a point de Difficultés, qu'ils ne tranchent avec les Qualités occultes.

Les autres petits Philoſophes dont je te diſois tout-à-l'heure les noms, n'auroient jamais eu l'eſprit de s'imaginer, qu'un Corps pût être ſur les autels de Rome & de Paris, & en mille autres endroits à-la-fois. Ils n'auroient jamais pu s'imaginer que la Couleur, Peſanteur, & autres ſemblables Propriétés des Corps puiſſent ſubſiſter ſans ſujet. Ces gens-là ont des connoiſſances ſi bornées, qu'ils ne

ne connoiſſent pas les Accidens qui ſubſiſtent *à parte rei*, & tant d'autres choſes curieuſes qui leur ont échappé.

Il ne faut pas que j'oublie à te dire, qu'il y a des Philoſophes qui ont le regard auſſi aſſuré que l'Aigle. Ils ont vu des taches au Soleil. Ils connoiſſent les différentes Régions qui ſont dans la Lune, ils en ont fait la Carte Géographique. Chacun de ces Fameux y a une Seigneurie. Le Public leur fait honneur de ces titres, & les apelle tous *Lunatiques* par diſtinction. Il y en a eu un qui avoit l'oreille ſi fine, qu'il entendoit croître un brin d'herbe dans un pré.

C'eſt dans les ouvrages de mains qu'ils ſont habiles. Il y en a qui auroient plutôt meſuré le contour de l'Univers, qu'ils n'auroient meſuré celui de leur chambre. Quoiqu'ordinairement ils ne logent pas dans les plus grands Appartemens, il n'y a pas long-tems qu'on en vit quelques-uns qui

qui revenoient d'un long voyage. Ils étoient partis exprès pour aller dans les Païs voisins du Nord, pour mesurer ce petit point. Ils s'en approcherent tout autant qu'ils purent, mais ils s'en retournerent aussi savans qu'ils y étoient allés. Ce n'est pas la faute de leur Art, il est infaillible : c'est la faute de leurs instrumens, qui se trouverent malheureusement trop courts, & avec de tels instrumens on ne peut pas faire des merveilles. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO. Je te donnerai sur ce sujet des éclaircissemens plus amples, lorsque j'en serai mieux informé. J'ai bien ouï parler de quelques autres Philosophes, qui ont pensé renverser la Philosophie. Les uns les louent, les autres les blâment; mais je ne sai pas encore qui a tort ou raison. Il suffit que les Anciens Philosophes ayent dit une chose, pour que les Nouveaux disent le contraire.

FIN.

On mettra ici les dernieres lignes de la LETTRE *précédente, lesquelles on ne put mettre à tems faute de place.*

" Ce Corps (*celui des Juriſconſul-*
" *tes*) a auſſi une Divinité Subalter-
" ne, qu'on repreſente avec un ban-
"deau ſur les yeux; c'eſt là peut-être
" ce qui a acquis à quelques-uns de
" ſes Membres le droit de dormir à
" l'Audience. Ce privilege ne leur
" eſt point conteſté. Je ne ſache pas
" qu'il y ait jamais eu d'Avocat aſſez
" hardi pour leur dire, *Reveillez-*
" *vous, Monſieur le Juge.* Il faut qu'on
" ait de bonnes raiſons pour cela:
" car les Avocats ne craignent pas
" plus de donner des coups de lan-
" gue, qu'HERCULE ne craignoit de
" donner des coups de maſſuë.

LET-

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XIV.

ZAKARA A KAROKAJO.

ON se dispose ici à faire pénitence, mais la maniere de s'y prendre a quelque chose de fort extraordinaire. C'est là encore un de ces tours subtils que la raison civilisée étoit seule capable d'imaginer. Nos Sauvages auroient-ils pu penser, que la meilleure ma-

maniere de s'y prendre pour appaiſer la colere d'un Dieu irrité contre des Hommes pécheurs, c'étoit de faire de nouveaux crimes, & de joindre de nouvelles iniquités à la liſte des précédentes ? Voilà le but des *Plaiſirs du Carnaval*, qui précedent immédiatement le *Tems de Pénitence* qu'on appelle *Carême.*

Cette Pratique eſt fort ancienne, mais ſon origine ne lui fait pas beaucoup d'honneur. On dit que c'eſt une Imitation, ou un Reſte des *Bacchanales.* Réellement il y a un peu de reſſemblance, mais pas tant qu'on voudroit le faire croire. Il y a du ridicule dans l'une & dans l'autre de ces maximes : mais il y a bien de la différence dans la doze. Dans celles de *Bacchus*, les Prêtres & les Prêtreſſes de ces Myſteres alloient nuds par les rues, chantant & danſant d'une maniere à révolter la pudeur. Aujourd'hui on ne ſe porte pas à de tels excès, on a pris tout le contre-

trepied. Peut-être eſt-on tombé dans un écueil, en voulant en éviter un autre.

Autrefois on faiſoit gloire de paroître *in puris naturalibus*, mais aujourd'ui c'eſt tout le contraire. On veut paroître tout autre choſe que ce qu'on eſt réellement. On ſe maſque, on endoſſe les Habits d'un Pantalon, d'un Arlequin, ou d'autres encore plus ridicules; & mieux on réuſſit à ſe défigurer, & plus on montre d'habileté à jouer ſon rolle. Il y a quelques Saints qui ont dit, qu'il n'y avoit rien de mieux inventé pour les intrigues d'Amour; mais j'en douterois fort.

Ce ne ſont pas les Saints qui ſont les meilleurs Juges ſur cet Article. Les plus Experts en Pratique d'Amour n'ont recours à cette ſorte de déguiſement, que lorſque leurs affaires ſont ſi déſeſpérées, que la prudence & l'habileté ne peuvent y remédier. Il n'y a rien de plus dangereux

gereux que les *qui pro quo* qu'on peut faire en cette rencontre. Je connois un jeune Bachelier, qui a été la dupe de ſa trop grande crédulité pour l'autorité du *Grand Gregoire*, qui raiſonnoit préciſément ſur cet Article.

Quoique les gens de ce Païs ſoient libres, il n'eſt pas permis à une Fille d'aimer, ou d'épouſer qui elle veut. Il faut que les mouvemens de ſon cœur ſoient conformes à la volonté de ſes Pere & Mere. Mais la Nature n'a pas bien pourvu à cela. Si elle avoit été un peu plus aviſée, elle auroit épargné bien de la peine aux Amoureux de ce Païs.

Il y a quelques jours que deux jeunes Amans, aſſiſtés du ſecours d'une Entremetteuſe, fixerent un jour pour ſe parler librement d'une jeune Fille en préſence de ſa Mere, qui étoit un *Argus* qui les obſédoit. Ils crurent pouvoir le faire, ſans qu'elle pût ſavoir de quoi il s'agiſſoit. On ne connoît pas les gens ſous le maſque. Ils

convinrent des habillemens qu'ils prendroient. Mais la Fortune ſe plaît ſouvent à traverſer les deſſeins les mieux concertés. La Mere de la jeune Fille prit du goût pour le genre d'habillement que ſa Fille s'étoit choiſi. L'Amoureux reconnut le maſque, ſans reconnoître ce qui étoit deſſous. Ne vas le prendre pour un lourdaut ; car un Bachelier doit avoir de l'eſprit. D'ailleurs c'eſt ici une maxime établie, que l'on met ſur le compte de l'Amour les ſottiſes que font les Amoureux ; parce que l'Amour eſt un Dieu aveugle, & qui fait fort ſouvent donner à gauche ceux qu'il conduit. Ce Dieu a du crédit, & ſes Dévots ne s'apperçoivent preſque pas qu'il leur fait faire des ſottiſes. Ils ne ſont pas ſi entreprenans que les Anglois, dont je t'ai déjà parlé.

Revenons à notre Amoureux, qui fit une lourde faute ſans qu'on puiſſe le blâmer. Il conte avec empreſſement toute l'intrigue à la Mere de ſa

Maî

Maîtreſſe, il l'inſtruit de la maniere dont il va s'y prendre pour tromper ces bonnes gens. On l'écoute avec attention, ſans lui répondre autrement que par un ſigne de tête. Il s'imagine que ſa Déeſſe ne tient ce langage muet, que pour imiter l'inviolable *annuit* de *Jupiter*. Il ſe retire tout tranſporté de joie. Il s'applaudit de ſes heureux ſuccès, & les attribue à la force de ſon imagination. Il avoit donné la torture à ſon eſprit, pour compoſer ſon diſcours. Cent fois il l'avoit recité devant un miroir, pour le débiter avec plus de grace. Chers Amis, dit-il, j'ai fait merveille! J'ai charmé, j'ai ravi! Mon éloquence a fait ſur le cœur de ma Maîtreſſe les mêmes impreſſions que ſes charmes ont fait ſur le mien! Vive la Maſcarade! Il n'y a rien de mieux inventé pour tromper les *Argus*.

A peine notre Amoureux a-t'il les yeux ouverts à ſon réveil, qu'on vient lui dire imprudemment, qu'avez-

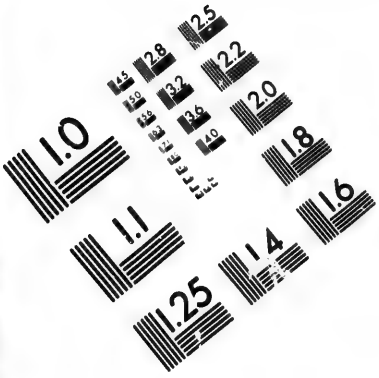
vous fait ? Dans quel abîme de miſeres ne précipitez-vous pas votre Maîtreſſe ! On la met dès aujourd'hui dans un Couvent ! Ses pleurs, ſes ſoupirs, les ſoumiſſions qu'elle fait à ſes Pere & Mere, ne peuvent appaiſer leur courroux ! Elle eſt deſtinée à être enſevelie toute vivante, & à vivre triſtement dans un Cloître, pour mourir tous les jours au Monde !

Quoi ! que dites-vous ! dit l'Amoureux étonné. Hier.... oui, hier, lui dit-on, vous fites la plus groſſiere de toutes les extravagances ! Vous dites à la Mere, des choſes que vous deviez lui taire toute votre vie ! Moi ! je ne lui parlai point, dit le Galant, je parlai à la Fille. C'eſt à la Fille à qui vous deviez parler, mais vous fites tout le contraire. Le Déguiſement en Amour ne vaut pas tant que vous vous l'êtes imaginé. Je croirois, Cher KAROKAJO, qu'on l'en devroit bannir entierement, & le confiner dans l'Étude d'un Procureur, ou dans le Cabi-

Cabinet d'un Politique, & ne lui laiſſer jamais mettre le pied ſur le ſeuil de la porte des Amans.

S'il n'y avoit de Déguiſement que dans les habits, il n'y auroit pas de quoi ſe recrier ſi fort qu'on le fait dans les Chaires. C'eſt contre les Déguiſemens du Corps & de l'Ame qu'on devroit ſe déchaîner ceux que je trouve les plus blâ Les autres n'ont qu'un tems, mais ces derniers durent toujours; & c'eſt parce qu'ils ſont trop ordinaires, qu'on ne s'apperçoit pas qu'ils ſont bien plus ridicules. Lorſqu'on fait l'amour à une Beauté, on doit s'attendre à la trouver toute autre après le Mariage, que ce qu'elle nous paroît dans le tems des Amours. On a ici des Secrets pour cacher une boſſe, ou d'autres difformités corporelles: mais on eſt bien plus induſtrieux à cacher les imperfections de l'Ame, le plus ruſé de nos Sauvages y ſeroit trompé.

La Beauté du Corps eſt paſſagere,



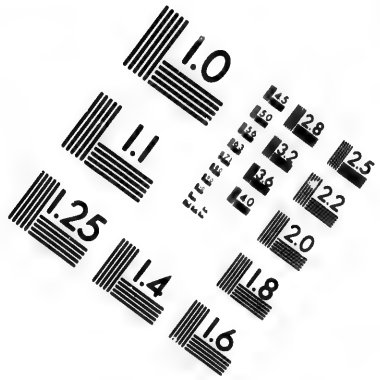
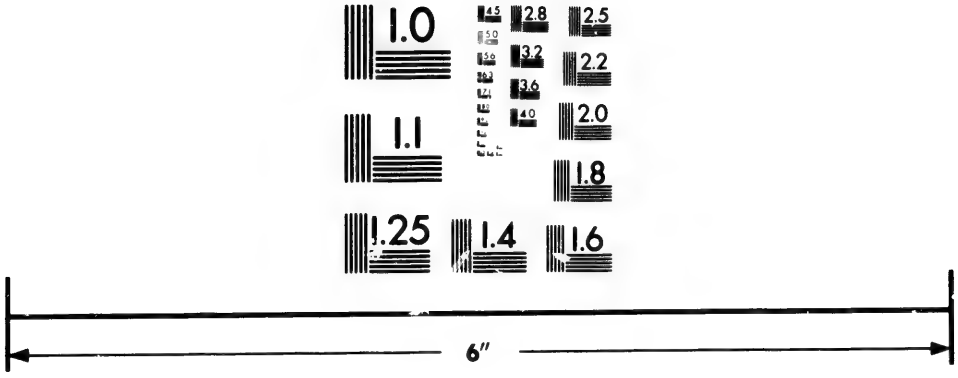
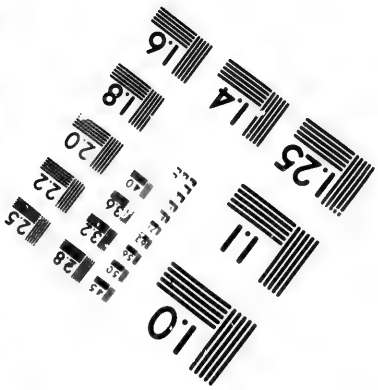
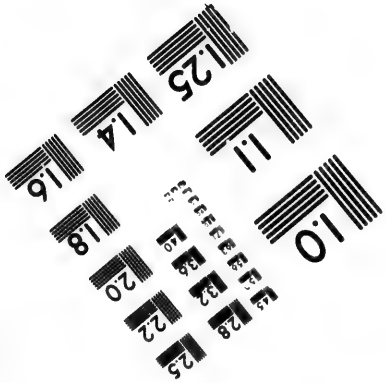


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

mais celle de l'Ame dure toujours. Voilà ce que tu dirois toi qui es un Sauvage, qui n'as que le bon-ſens. Mais tu dirois une ſottiſe. Il n'y a rien dans ce Païs, ſi ſujet au changement que la Beauté de l'Ame. Il faut avoir perdu l'eſprit, pour s'imaginer qu'elle peut durer long-tems. Si un Mari vient à s'appercevoir après quelques jours de Mariage, que la modeſtie de la Belle qu'il adoroit s'eſt changée en effronterie; que l'orgueil, la fierté, la mauvaiſe humeur, ont pris la place de la candeur & de l'enjoûment. S'il vient à appercevoir des changemens bien plus conſiderables, ne va pas t'imaginer qu'il oſe s'en plaindre. On lui fait encore belle grace, ſi on veut bien garder le *decorum*, & qu'on veuille s'en tenir à des intrigues ſecrettes. Il faut alors avaller la pilule. Ce ſeroit une ſottiſe, de dire ſeulement qu'elle eſt amere. Il faut en paſſer par là, ou être le jouet de toute une Ville.

Si

Si une Femme apperçoit une pareille métamorphoſe dans l'aimable Cavalier qu'on vantoit tant, elle a droit de faire du bruit, & de le conter à deux ou trois de ſes Amies, qui ont ſoin de le publier plus vîte qu'un Crieur Public ne ſauroit le faire, quoiqu'il ſe trouve preſqu'au même inſtant aux deux exrémités de Paris, pour y vendre pour un ſou les Arrêts & les Ordonnances du Roi. Qu'arrive-t'il ? Tout le monde le ſait, & le Bourru qui craignoit l'éclat, ne ſe contraint plus. Quel bonheur ! s'il reſtoit ce qu'il eſt, & qu'il ne devînt pas encore pis.

Voilà des Déguiſemens crians, qui pourroient exercer le zele des Prédicateurs. Je leur conſeillerois de ſe ſignaler par cet endroit-là ſans s'amuſer à des bagatelles, & à clabauder ſi fort contre la Maſcarade du Carnaval. J'ai aſſiſté à quelques-uns de leurs Sermons, qui rouloient ſur cette matiere : mais j'enrageois dans le fond de

de mon ame, de les voir insulter tant de braves gens, sans qu'il fût permis de leur repliquer un seul mot ; car leurs privileges sont grands. On peut se recrier contre les hableries d'un Avocat, ou contre les absurdités d'un Professeur : mais c'est un crime énorme de contredire un Prédicateur, sans cela j'allois lui dire. Vous vous trompez, Pere Prédicateur. La Mascarade n'est pas si diabolique que vous le publiez, & son but n'est pas si mauvais que vous vous l'imaginez. C'est dans le tems du Carnaval que les Hommes sont de la meilleure foi du monde. Ils prennent des Habits ridicules. Hé bien ! y a-t'il là tant de mal ? Ils sont réellement ridicules, & ils veulent passer pour ce qu'ils sont, il faut les laisser faire.

Je voudrois bien savoir si l'Habit d'un Pantalon est plus ridicule que celui d'un Capucin. Le premier divertit les petits enfans, & l'autre leur fait peur ; & si on en jugeoit par l'utilité,

tilité, on auroit bien de la peine à dire lequel vaut le mieux. Savez-vous bien, Meſſieurs, que c'eſt vous autres qui courez la Maſcarade ? De quel droit prennez-vous des Habits extraordinaires, qui vous diſtinguent du Commun des Hommes ? Savez-vous bien que ſi la Raiſon vous autoriſe à le faire, il faut que votre Dieu lorſqu'il étoit ſur la terre, & ſes Apôtres, en ayent bien manqué, pour s'amuſer à porter des Habits qui ne les diſtinguoient point du reſte des Hommes ? Dites-moi, ces gens-là étoient-ils moins ſaints que vous, parce qu'ils ne portoient point de Capuchons, de Rabats, & tel autre Attirail que vous avez, & dont je ne ſai pas même le nom ? En avoient-ils le cœur moins pur ? parce qu'ils ne portoient point d'Habits arroſés de quatre gouttes d'Eau-Benîte. Les vertueuſes Femmes qui étoient à leur ſuite, étoient-elles moins ſaintes que vos Nonnettes, parce qu'elles n'avoient que des Habits

bits Laïques ? On ſait bien le contraire. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on dit, que votre Habit eſt auſſi impoſteur que celui d'un Pantalon. Ce n'eſt pas moi qui ai dit le premier que *l'Habit ne fait pas le Moine.* Il y a long tems qu'on a remarqué bien du ridicule dans les Habits des Prêtres, dans leur Figure, & dans leurs Pratiques. Je ne ſai, dit *Cicéron*, comment un Prêtre ſe peut tenir de rire, lorſqu'il en voit un autre. *Nec ſcio qui non rideat Aruſpicem, ſi videt Aruſpex.*

Tien ! Cher KAROKAJO, les ſottiſes que je leur vois faire me mettent en colere. J'ai preſque envie de leur dire, que les Gilottins qu'on voit ici ſur le Théatre, ne ſont pas ſi impertinens que le ſont les Moines & tous ceux en général qui portent un Habit impoſteur ; qui les fait paroître tout autres qu'ils ne ſont réellement. Mais à quoi bon aller choquer tant de Chrétiens à la fois ? Je les mettrois bien en peine, ſi je leur faiſois cet Argumen

gument à la Sauvage. Il y a bien de la différence, entre courir la mascarade, ou la faire courir à son Dieu. Dans l'un il n'y a que de la sottise, mais dans l'autre il y a de l'impiété. Si c'est un crime à une Femme de prendre les Habits d'un Homme, ou à un Homme de prendre ceux d'une Femme, sera-ce un grand bien de donner à la Divinité des Habillemens encore plus ridicules ? parce qu'ils lui conviennent moins.

Je voudrois bien savoir, s'il y a de Mascarade plus extraordinaire, que celle qu'on fait faire au Pere Eternel. On le represente comme un bon Vieillard à barbe grise. On le place dans cette posture sur un Maître-Autel. On lui donne une triple Couronne, & les autres Ornemens d'un Pontife qui va dire la Messe. J'ai vu qu'on le promenoit ainsi representé, dans des Ecussons ou dans une Banniere, à une Cérémonie qu'on appelle *Oraison de quarante heures*, & qu'on fait exprès pour appaiser sa colere enflam-

mée

mée contre les ſottiſes que fait ici le Peuple au Carnaval. Ne trouves-tu pas cela bien imaginé, Cher KAROKAJO? Avoue donc que la Raiſon Civiliſée a trouvé un beau tour, pour empêcher ſon Dieu de ſe fâcher contre la Maſcarade. Pouvoit-elle mieux s'y prendre, que de le mettre de la partie?

Non, non! Cher KAROKAJO, tu es trop ſenſé pour aprouver de ſemblables tours. C'eſt contre la volonté de leur Dieu que cela ſe fait, il l'a expreſſément défendu. Mais ce Peuple inſenſé ne regarde pas à cela, il regarde à la ſottiſe d'un jeune Etourdi, qui prendra les Habits d'un Scaramouche, pour faire rire des gens qui ſont auſſi fous que lui. Il y a pourtant bien de la différence dans les degrés de folie. Je voudrois qu'il me fût permis de parler librement, je leur donnerois un bon conſeil. Je leur dirois ſans détour, Meſſieurs, ſoyez ſages une fois dans en votre vie, & n'inſultez pas dans vos Sermons une multitude d'honnêtes-

d'honnêtes-gens qui ne font pas grand mal au bout du compte. Ils font dans le tems du Carnaval, ce que vous faites tous les jours de votre vie.

Tu ſais, Cher KAROKAJO, qu'il n'y a rien de ſi révoltant pour un Sauvage, que de voir que les plus fous s'aviſent de faire la leçon aux autres. Si les Moines ne veulent pas ceſſer de faire courir la Maſcarade à leur Dieu, je ne défendrai point à leurs Dévots de la courir à leur tour. Au contraire : je leur dirai, allons, Meſſieurs, *Soyez parfaits comme le Pere Céleſte eſt parfait.* Prenez les Habillemens & la Figure que vous voyez qu'on lui donne. Il vous ſera auſſi facile de lui reſſembler qu'il l'eſt à vos Docteurs de le faire reſſembler à un Pape. Mais le zèle m'emporte, je ne ſonge pas qu'un Sauvage ne doit point faire le Prédicateur. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & ſois aſſuré qu'il faudroit être fou pour s'imaginer qu'on puiſſe rendre les Hommes ſages FIN.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XV.

ZAKARA A KAROKAJO.

LOrſque le Peuple d'un Etat devient furieux, il eſt terrible, comme une Mer agitée par la tempête. Il ne regarde pas plus au ravage qu'il fait que le Torrent rapide, qui a rompu les digues qu'on avoit élevé ſur ſes bords, pour en retenir l'impétuoſité,

tuosité. Il n'en respecte rien. Il renverse les Edifices que la Sagesse avoit élevés. On a souvent des occasions de s'en convaincre. Il y a en Europe une République qui s'étoit glorieusement soutenue depuis plus de deux siécles. Elle se maintenoit dans un état de tranquillité & de paix, qui sembloit devoir toujours durer ; parce qu'il étoit fondé sur des Fondemens solides, c'est-à-dire sur des Loix justes & raisonnables.

Geneve est la République dont je te parle. Ses Loix se disputoient en sagesse à celles de *Lycurgue* & de *Solon*. Elles donnoient au Magistrat assez d'autorité pour se faire respecter, sans lui en donner assez pour se faire craindre comme un Tiran. On ne voyoit point ce Peuple, frappé du trop grand éclat de la vertu de ses Magistrats, donner à leur mérite une récompense qui n'étoit due qu'au crime & à l'injustice. L'*Ostracisme* étoit inconnu chez ce Peuple : ou du-moins

il ne connoiſſoit cette Loi d'injuſtice, que pour la déteſter, & ne la point mettre en pratique. Jamais on n'avoit vu dans cette Ville un Magiſtrat éxilé pour ſes vertus, & je ne ſache pas qu'on en ait vu d'exilé pour ſes crimes.

La Sageſſe ſembloit s'être retirée dans les murs de cette Ville, pour s'y faire un aſyle, lorſqu'on la perſécutoit dans le reſte de l'Ancien Monde. C'eſt là qu'elle enſeignoit à petit bruit ſes Docteurs, & qu'elle pâroit leurs têtes des rayons de ſa lumiere, comme *Phœbus* pâroit jadis la tête de *Phaëton* ſon cher Fils. Ne va pas croire, Cher KAROKAJO, que le parallele que je vous fais ſoit tout-à-fait juſte, un Sauvage peut ſe tromper en tirant des lignes de proportion : & je veux bien l'avouer, c'eſt ici que la diſproportion eſt grande.

Ce Fils de *Phœbus* étoit tout rayonnant de lumiere ; mais cela n'empéchoit pas qu'il ne fût un grand étourdi,

di, qui auroit peut-être mis tout l'Univers en cendres, ſi *Jupiter* ne l'eut abîmé d'un coup de foudre. Mais qu'il y a de différence entre être enſeigné par un Prince du Parnaſſe, ou de l'être par la Sageſſe même. Les Docteurs qu'elle faiſoit à Geneve, ne repandoient que des rayons ſalutaires, qui portoient enſuite la lumiere en différens endroits de la Terre. La Hollande & l'Angleterre ont encore tant de vénération pour les Docteurs qui s'y ſont formés, qu'elles les font venir en foule pour endoctriner leurs Peuples. Ne va pas croire que ces deux puiſſans Etats manquent de bons Docteurs, ils en ont qui paſſent quelquefois de ceux Geneve. Mais il faut que la Prophétie du premier Fondateur du Chriſtianiſme s'accompliſſe, *Nul n'eſt Prophéte dans ſon Païs.* Voilà ce qui fait un peu tort aux Docteurs, que les Puiſſances Maritimes ont vu élever ſous leurs yeux.

On regardoit cette petite Republi-

que comme une merveille. On étoit ſurpris de la voir ſubſiſter, parce qu'il eſt ici fort extraordinaire de voir long-tems durer des choſes qui ſont ſagement établies. L'Amour de la Nouveauté, la Mode qui change tout, voulut renverſer l'Ordre du Gouvernement. Elle venoit de faire ſon coup d'eſſai en Païs Catholique, & voulut fonder le gué en Païs Reformé. Elle ne fit qu'un ſaut de Corſe à Geneve. Elle arme le Sujet contre ſon Souverain. Mais comme elle fait tout ſans conſulter le bon-ſens : *Chaſſez*, dit-elle aux Bourgeois, *cette Milice, qui a toujours ſervi à vous garder.* Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. On commande à la Garde de la Ville de paſſer la porte. On brûle un peu de poudre de part & d'autre, & on tue ſans miſericorde le Soldat, qui étoit aſſez fidele pour bien garder le poſte qui lui étoit conſigné. Le Bourgeois victorieux parle alors en Maître, il en exerce l'autorité. Il tue, ſans dire gare, quelques Citoyens

toyens qui ne lui plaiſoient pas.

Les choſes euſſent été bien plus loin, ſi de bons & fideles Voiſins ne fuſſent venus offrir leur Médiation. On eut d'abord de la peine à recevoir les Sages que la France & la Suiſſe y avoient envoyés. Qui ſait ſi on ne leur auroit pas fermé la porte au nez, s'ils n'euſſent fait à ce Peuple inſenſé la Harangue la plus pathétique qu'on puiſſe faire à des Coupables. On publia une Amniſtie de toutes les fautes que ce Peuple venoit de faire. Cette ſage conduite fit ceſſer ſur le champ tous les deſordres.

Tu aprouveras ſans doute une conduite ſi ſage, qui a eu des ſuccez ſi heureux. Il y a-là quelque choſe d'extraordinaire. On voit ſouvent des Etats ſusciter ou entretenir par Politique des Diviſions chez leurs Voiſins ; mais il arrive fort rarement qu'on accoure avec zele au ſecours d'un Voiſin malheureux, ſans demander tout-au-moins le ſalaire de

ſes

ſes ſervices. Mais ici la magnanimité, la ſincérité, ſe ſignalent par un deſintéreſſement extraordinaire. Tu croirois peut-être que c'eſt en vertu de cette Sageſſe qui avoit établi ſon ſiege à Geneve il y a environ deux-cens ans, mais tu te tromperois. Car preſque tous les Voiſins de cet Etat, ſe font une gloire d'exterminer cette Sageſſe, autant qu'il eſt en leur pouvoir.

Le Bonheur & la Force de Geneve conſiſtent dans ſa propre Foibleſſe. Elle eſt entre trois Etats qu'on appelle la France, la Suiſſe & la Savoye. La Politique, qui fait toujours craindre à un Etat l'agrandiſſement de ſes Voiſins, maintient cette Ville & la rend reſpectable. Elle eſt le *non plus ultra* pour les *Arioviſtes*, qui pourroient encore brûler ce qu'ils avoient en Suiſſe, pour aller s'établir dans le riche Païs des Gaules. En France, où l'on parle François, on appelle cette Ville les *Colonnes d'Hercule*, qui preſcriyent aux Lis de la France, de ne

pas

pas chercher à s'épanouir dans un Païs de Montagnes qui ſont preſque toujours couvertes de neige.

Il y a eu des gens aſſez mal intentionnés pour dire que les Princes de Savoie avoient autrefois voulu prendre cette Place. Mais c'eſt une fauſſeté, je le ſai d'un Originaire du Païs. Un Sauvage n'aime pas à voir qu'on mette ſur le compte des Maîtres, la faute que font leurs Serviteurs.

Il ne ſera peut-être pas hors de propos de te raconter ce fait. Il y a en Savoye des Ramoneurs de Cheminées plus qu'il n'en faut pour le Païs; car on en voit venir tous les jours à Paris, qui font tantôt ce métier, & tantôt un autre. En 1000. &c. la datte n'y fait rien, il y eut quelques gens de cette profeſſion, qui voulant faire fortune, entrerent de nuit dans Geneve, à deſſein ſeulement de ramoner les Chéminées des Genevois. Ceux-ci ſans vouloir écouter raiſon, ſe jettent ſur ces pauvres Malheureux.

Ils

Ils crurent qu'ils avoient assez d'esprit pour juger de leur intention ; & sans beaucoup de formalités, ils les firent prendre comme des Voleurs. Il y a ici une Loi, qui dit, *Qu'il ne faut point entrer de nuit dans le jardin de son Voisin, sous prétexte de labourer ; ni monter à petit bruit sur les murailles, sous prétexte qu'on ne veut pas faire de bruit à la porte, crainte de l'éveiller.* On interpréte fort mal de telles intentions.

Il arriva une chose fort remarquable dans ce tems-là. Une jeune Femme ayant apris que son Mari étoit malheureusement de la partie, demanda à parler à cet Infortuné, mais on lui refusa cette satisfaction, parce qu'on avoit pris à Geneve l'action de ces pauvres Savoyards, dans un sens qui demande toute sorte de rigueur ; on la regardoit comme un Crime d'Etat, & en ce cas le Criminel ne peut parler à personne.

Cette Femme désolée prit une résolution extraordinaire. Elle fut se mettre

tre au pied du rampart, où l'on avoit exposé le Corps d'un Supplicié qui lui étoit si cher. " Cruels Genevois, *dit-elle*, je pourrai à present avoir mal-„ gré vous cette satisfaction que vous „ m'avez refusée d'une façon si barba-" re ! Ce Corps sera toujours cher à " mes yeux ! Les horreurs de la mort " ne me le rendent point odieux. Ce " sera, Barbares ! le seul objet dont " mes yeux voudront se repaître jus-" qu'à la mort. " Cette Femme, fidele & passionnée, eut sans cesse les yeux fixés sur le corps de son Mari, jusqu'à ce que sa douleur vînt à les fermer pour toujours.

Cet Exemple a étonné tous les Peuples de ce Païs, il leur a apris qu'une Femme peut aimer un Mari : car la Matrone d'Epheſe n'eſt qu'un conte fait à plaiſir, pour donner du luſtre à la Tendreſſe Conjugale du Beau Sexe. *Denis*, Tiran de Syracuſe, ne vouloit-il pas tuer ſa Femme, parce qu'elle ne lui avoit point dit qu'il avoit l'ha-

l'haleine puante ? Une de ſes Courtiſanes ſçut bien le lui dire. On ſait qu'il ne pardonna cette faute à ſa Femme, qu'en faveur de la réponſe imbecille qu'elle fit ; *J'aime mon Mari, & j'ai cru que tous les Hommes avoient la même odeur.* On ne voit plus de telles choſes, ni à Geneve, ni ailleurs ; ſans cela, tous les Parfumeurs fermeroient leurs boutiques.

On ne voit pas beaucoup de ces gens-là parmi les Genevois, mais on y voit des Horlogeurs en quantité. Ce ſont eux, dit-on, qui ont eu la plus grande part dans cette derniere Révolution. Leur vanité leur fit faire ce ſyllogiſme. *Tempus menſura rerum*, ſelon *Ariſtote*, le tems eſt la méſure de toutes choſes. C'eſt nous qui meſurons le tems, nous en reglons les mouvemens. Il n'y auroit rien de plus beau qu'une République, dont les mouvemens ſeroient auſſi regiés que ceux d'une Pendule. *Ergo* c'eſt aux Horlogeurs à regler les Mouvemens

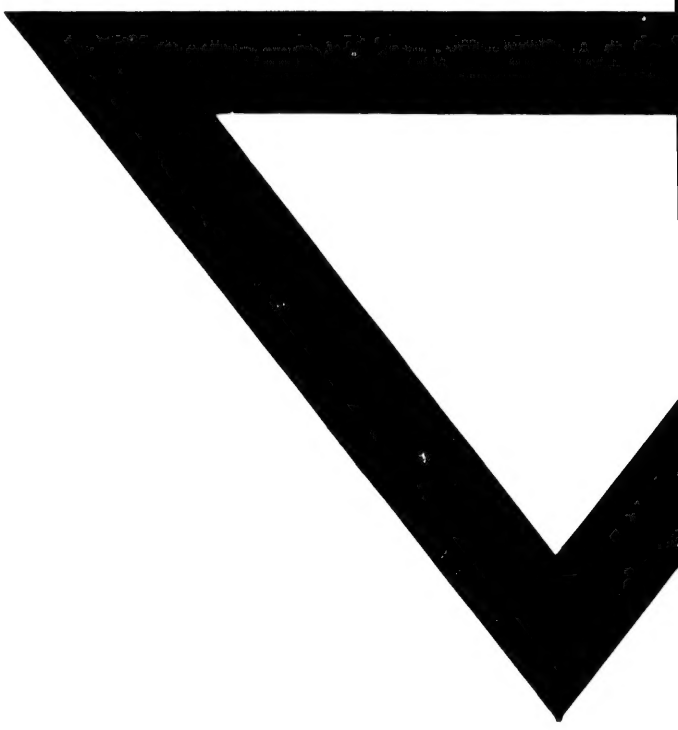
mens de la République. La conſéquence n'eſt pas juſte. Tu t'en aperçois bien, toi qui n'es qu'un Sauvage; & ſi tu étois ici, tu leur dirois qu'il y a autant de différence entre une Montre & une République, qu'il y a entre un Sénateur comme *Marius*, & un Peintre tel qu'*Apelles*. L'un a de l'eſprit dans le Barreau & à la tête des Armées: mais ils ſeroient tous deux des Sots, s'ils changeoient de place, & qu'*Apelles* prît la premiere Place au Camp & au Senat, & *Marius* celle de Maître dans l'Attellier du Peintre.

Les Habitans de ce Païs ont du mérite, mais ils ſont ſouvent malheureux, parce qu'ils ne ſavent pas en quoi il conſiſte. On a pris de ſages Arbitres, qui vont rétablir les choſes ſur l'ancien pied, par la regle, *Ne ſutor ultra crepidam*, c'eſt-à-dire, chacun doit ſe mêler de ſon métier afin que tout aille bien.

Ce n'eſt point l'imperfection des Loix & des Coutumes de cet Etat,

qui ont occaſionné ces Troubles. Il n'y a point de Païs au Monde où l'on faſſe auſſi bonne & auſſi courte juſtice, qu'on la fait à Geneve. Ce n'eſt point dans les Grands Emplois de la Republique que l'on peut faire fortune. Les Emplois ſont honoraires, ſans être lucratifs. Lorſqu'on fait les Membres du Conſeil, ce n'eſt point par Brigue ou par Cabale, comme en d'autres Endroits. On ne fait point attention aux grands Biens de la Fortune. Le Mérite perſonnel, & l'Eſtime publique, y ont plus de part que tout le reſte. Le tems du regne des Magiſtrats dure ſi peu, & leur retour eſt ſi incertain, qu'ils ne ſauroient prendre des précautions aſſez ſures, pour rendre leur pouvoir Tyrannique.

Mais il y a partout des gens qui ſe plaiſent à détruire ce qu'il y a de plus parfait, & à renverſer l'Ordre le plus ſage & le plus régulier, ſous le ſpécieux prétexte de vouloir le perfection-

tionner. Il n'y a que l'Ordre merveilleux que nous voyons au Ciel, qui ne ſoit point dérangé ; parce que l'Auteur de la Nature n'a pas laiſſé aux Hommes le pouvoir de le changer. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & garde-toi de prêter l'oreille à ces Diſcours ſéditieux, qui tendent preſque toujours à détruire le bon Ordre de la Société, ſous ombre de corriger ce qu'il y a d'abuſif dans les Maximes Politiques.

FIN